

LE PÈLERIN RUSSE

Trois récits inédits



Cinquième récit

Le *starets* : Un an s'était écoulé depuis la dernière fois que j'avais vu le pèlerin, quand enfin un coup discret à la porte et une voix suppliante annoncèrent l'arrivée de ce frère plein de ferveur.

– Entre, cher frère, remercions ensemble Dieu d'avoir béni ta route et de t'avoir ramené.

Le *pèlerin* : Gloire et merci au Père Très Haut pour sa bonté en toutes choses, qu'il ordonne comme bon lui semble, et toujours pour notre bien, nous qui sommes pèlerins et étrangers en terre étrangère. Me voici, pécheur, qui vous ai quitté l'an dernier et qui à nouveau, par la grâce de Dieu, ai pensé qu'il valait la peine de voir et d'entendre votre joyeux accueil. Et bien sûr, vous attendez de moi une description complète de la sainte cité de Dieu, Jérusalem, dont mon âme languissait et où j'avais fermement l'intention d'aller. Mais nos désirs n'aboutissent pas toujours et il en fut bien ainsi dans mon cas. Ce n'est pas étonnant; comment, pécheur que je suis, pourrait-on me croire digne de fouler ce sol sacré où les pieds divins de notre Seigneur Jésus Christ ont laissé leur empreinte ?

Vous vous rappelez, mon Père, que je quittai cet endroit l'an dernier accompagné d'un vieil homme sourd et que j'avais une lettre d'un négociant d'Irkoutsk pour son fils à Odessa, lui demandant de m'envoyer à Jérusalem. Eh bien, nous sommes arrivés sans encombre à Odessa en assez peu de temps. Mon compagnon retint tout de suite sur un navire un passage pour Constantinople et partit. Quant à moi, je me mis à rechercher le fils du négociant d'après l'adresse de la lettre. Je trouvai bientôt sa maison, mais là, je fus surpris et chagriné d'apprendre que mon bienfaiteur n'était plus en vie. Il était mort depuis trois semaines, à la suite d'une courte maladie. Ceci me découragea beaucoup, mais pourtant je fis confiance à la puissance de Dieu.

Toute la maison était dans le deuil, et la veuve qui restait avec trois petits enfants se trouvait dans une telle détresse qu'elle pleurait tout le temps et que plusieurs fois par jour elle s'évanouissait de tristesse. Son chagrin était si grand qu'on eût dit qu'elle non plus ne vivrait pas longtemps. Pourtant, au milieu de tout cela, elle me reçut aimablement, mais dans l'état où se trouvaient ses affaires elle ne put m'envoyer à Jérusalem. Elle me demanda de rester avec elle pour une quinzaine environ, jusqu'à ce que son beau-père vînt à Odessa, comme il l'avait promis, pour mettre en ordre les affaires de la malheureuse famille. Je restai donc. Une semaine s'écoula, un mois, puis un autre, mais au lieu de venir, le négociant écrivit pour dire que ses propres affaires ne lui permettaient pas de se déplacer et il lui conseillait de congédier ses commis et de venir immédiatement chez lui à Irkoutsk. Agitation et remue-ménage commencèrent donc, et comme je vis que je ne les intéressais plus, je les remerciai de leur hospitalité et pris congé. Une fois de plus, je m'en allai, errant à travers la Russie.

Je pensais et repensais. Où irais-je désormais ? A la fin, je décidai que tout d'abord je pourrais bien aller à Kiev, où je n'avais pas été depuis des années. Là-dessus, je me mis en route. Naturellement je me tracassai d'abord de n'avoir pu accomplir mon vœu d'aller à Jérusalem, mais je pensai, à la réflexion, que cela même n'était pas survenu sans l'intervention providentielle de Dieu et je me tranquillisai, espérant que Dieu qui aime les hommes accepterait l'intention pour l'acte et ne laisserait pas mon voyage interrompu sans édification spirituelle. Il en fut bien ainsi, car je rencontrai des gens qui me montrèrent bien des choses que je ne savais pas et qui, pour mon salut, illuminèrent mon âme obscure. Si la nécessité ne m'avait pas contraint à ce voyage, je n'aurais pas rencontré ces bienfaiteurs spirituels.

J'allais donc de jour avec la prière et le soir, quand je m'arrêtais pour la nuit, je lisais ma *Philocalie* pour affermir et stimuler mon âme dans sa lutte avec les ennemis invisibles du salut.

Chemin faisant, à environ soixante-dix verstes d'Odessa, je fus témoin d'une chose surprenante. Il y avait un long train de charrettes chargées de marchandises; il y en avait au moins trente. Je les dépassai. Le premier conducteur, chef de file, marchait à côté de son cheval et les autres suivaient en groupe à quelque distance de lui. La route longeait un étang que traversait un courant, et la glace fondante du printemps roulait et s'accumulait sur les berges avec un bruit terrible. Tout à coup, le conducteur de tête, un homme jeune, arrêta son cheval et toute la suite des voitures s'arrêta aussi. Les autres conducteurs coururent vers lui, virent qu'il commençait à se déshabiller et lui demandèrent pourquoi. Il répondit qu'il avait grand désir de se baigner dans l'étang. Quelques-uns, étonnés, commencèrent à se moquer de lui, d'autres à le reprendre en le traitant de fou et le plus âgé, son propre frère, essaya de l'empêcher en le poussant pour le faire repartir; l'autre se défendait et refusait de faire ce qu'on lui disait. Plusieurs des jeunes conducteurs, prenant de l'eau de l'étang dans les seaux avec lesquels ils arrosent les chevaux, la jetèrent pour plaisanter sur l'homme qui voulait se baigner, tantôt sur la tête et tantôt derrière, en disant : «Voilà, c'est nous qui allons te baigner.» Aussitôt que l'eau toucha son corps, il s'écria :

«Ah, c'est bon !», il s'assit par terre et ils continuèrent à lui jeter de l'eau. Puis, bien vite, il s'allongea et mourut. Ils furent tous pris de peur, ne sachant pourquoi pareille chose était arrivée.

Je restai avec eux environ une heure, puis repris mon chemin. A quelque cinq verstes plus loin, je vis un village sur la grand-route, et comme j'y entrais, je rencontrai un vieux prêtre, qui marchait dans la rue. Je pensai que je pourrais lui raconter, ce que je venais de voir pour lui demander ce qu'il en pensait. Le prêtre me conduisit dans sa maison, je lui racontai l'histoire et lui demandai de m'expliquer la cause de cet événement.

Je ne peux rien t'en dire, cher frère, excepté peut-être ceci : qu'il y a dans la nature beaucoup de choses étonnantes que nous ne pouvons comprendre. Ceci, je pense, est disposé par Dieu qui montre plus clairement aux hommes son pouvoir et son intervention providentielle dans la nature, en produisant quelquefois dans les lois de celle-ci des changements anormaux et subits. Il m'arriva d'être une fois témoin d'un cas semblable. Près de notre village se trouve un ravin profond et abrupt, pas très large, mais de quelque soixante-dix pieds ou plus de profondeur. On a peur d'en regarder le fond obscur. On a construit une sorte de passerelle qui le franchit. Un paysan de ma paroisse, père de famille très respectable, fut soudain, sans aucune raison, pris de l'irrésistible désir de se jeter du haut de ce petit pont dans les profondeurs du ravin. Il lutta contre cette idée et résista à l'impulsion pendant toute une semaine. A la fin, il ne lui fut plus possible de se retenir. Il se leva de bonne heure, sortit précipitamment et sauta dans le vide. On entendit bientôt ses gémissements et on le tira à grand-peine du ravin; il avait les jambes cassées. Quand on lui demanda la raison de sa chute, il répondit qu'en dépit de la grande souffrance qu'il éprouvait maintenant, il avait l'esprit apaisé d'avoir accompli l'irrésistible désir qui l'avait obsédé pendant une semaine et pour lequel il! avait risqué sa vie.

Il passa une année entière à l'hôpital à se remettre. J'allai le voir et rencontrai souvent des médecins autour de lui. Comme toi, je désirais connaître d'eux la cause de cette affaire. Les médecins répondirent unanimement que c'était de la «frénésie». Quand je leur demandais une explication scientifique de ce que c'était, et comment cela venait à l'homme, je ne pouvais rien en tirer d'autre, sinon qu'il s'agit d'un de ces secrets de la nature qui ne sont pas accessibles à la science. Quant à moi, je pensais que si, en présence d'un tel mystère de la nature, quelqu'un se mettait à prier Dieu et à demander conseil! à des hommes spirituels, cette irrésistible «frénésie», comme disaient les médecins, ne pourrait en définitive triompher.

En réalité, on rencontre dans la vie humaine beaucoup de choses dont on ne peut avoir une claire compréhension.

Tandis que nous parlions, l'obscurité vint et je passai la nuit là. Le lendemain matin, le maire envoya son secrétaire pour demander au prêtre d'enterrer le mort au cimetière et pour dire que les médecins, après autopsie, n'avaient trouvé aucun signe de folie et avaient déclaré que la mort était que à une attaque subite.

– Tu le vois, me dit le prêtre, la science médicale ne peut donner aucune, raison précise, à cette incontrôlable impulsion vers l'eau.

Et là-dessus, je dis adieu au prêtre et repris mon chemin. Après que j'eus voyagé plusieurs jours, et sentant très las, je parvins à une ville commerciale assez importante appelée Biélaïa Tserkv. Comme le soir descendait déjà, je me mis à chercher un logement pour la nuit. Au marché, je rencontrai un homme qui paraissait aussi un voyageur. Il se renseignait dans les boutiques pour avoir l'adresse d'une certaine personne qui vivait en ces lieux. Quand il me vit, il vint à moi et me dit : «Vous semblez être pèlerin vous aussi. Cherchons donc ensemble à trouver un homme du nom d'Evreinov qui demeure en cette ville. C'est un bon chrétien, il tient une splendide auberge et fait bon accueil aux pèlerins. Voyez, j'ai là quelque chose d'écrit à son sujet.» J'acceptai avec joie et nous avons bientôt trouvé sa maison. Bien que l'hôte lui-même ne fût pas chez lui, son épouse, une bonne vieille, nous reçut très aimablement et nous donna, dans le grenier, une petite mansarde à l'écart pour nous reposer.

Mon compagnon me dit qu'il était négociant à Moghilev, et qu'il avait passé deux ans en Bessarabie comme novice dans un des monastères de là-bas mais avec un passeport temporaire. Il était maintenant sur le chemin du retour pour obtenir le consentement de la corporation des négociants à son entrée définitive dans la vie monastique. «Les monastères là-bas, leur constitution, leur ordre et la vie stricte des nombreux et pieux *startsi* qui y vivent me plaisent.» Il m'assura que les monastères de Bessarabie, à côté de ceux de Russie, étaient comme le paradis comparé à la terre. Il me pressa de faire comme lui.

Tandis que nous parlions de ces choses, on amena un troisième locataire dans notre chambre. C'était un sous-officier qui rentrait chez lui en permission. Nous avons vu qu'il était épuisé par son voyage. Nous avons dit ensemble nos prières et nous sommes étendus pour dormir. Nous étions debout de bon matin le lendemain et nous préparions à prendre la route; nous

voulions aller remercier nos hôtes, quand nous entendîmes sonner les cloches de matines. Le marchand et moi nous sommes demandé ce que nous allions faire. Comment partir, après avoir entendu les cloches, sans aller à l'église ? Il était préférable de rester aux matines, de dire nos prières à l'église, après quoi nous pourrions partir plus joyeusement.

Notre décision prise, nous avons appelé le sous-officier. Mais il nous dit : «Que signifie d'aller à l'église quand on voyage ? Qu'importe à Dieu que nous y allions ? Partons, et puis nous dirons nos prières. Allez-y, vous deux, si vous voulez. Je n'y vais pas. Le temps que vous passerez aux matines, je me trouverai à cinq verstes d'ici ou à peu près, et je veux être chez moi aussi vite que possible.» A cela le marchand répondit : «Frère, ne courez pas si vite avec vos projets sans savoir quelles sont les intentions de Dieu !» Nous allâmes donc à l'église et il prit la route.

Nous sommes restés aux matines et à la Liturgie. Puis nous sommes revenus à notre mansarde pour réparer nos havresacs et partir; mais qui donc voyons-nous ? Notre hôtesse, portant un samovar. «Où allez-vous ? dit-elle, il vous faut prendre une tasse de thé – oui, et aussi déjeuner avec nous. Nous ne pouvons pas vous laisser partir affamés.» Nous restâmes donc. Nous n'étions pas assis autour du samovar depuis une demi-heure que notre sous-officier arrive en courant, tout essoufflé : «Je viens à vous en peine et en joie à la fois.»

– Qu'est-ce que tout cela ? lui demandons-nous. Voici ce qu'il dit :

– Quand je vous laissai et partis, il me vint à l'idée de voir au café si je pouvais y faire de la monnaie, et prendre quelque chose en même temps pour mieux faire mon chemin. J'y allai donc. Je fis ma monnaie, pris quelque chose et partis comme un oiseau. Quand j'eus fait environ trois verstes, je pensai à compter l'argent que l'homme du café m'avait donné. Je m'assis sur le bord de la route, sortis mon portefeuille et en examinai le contenu, bien tranquillement. Puis soudain, je découvris que mon passeport ne s'y trouvait pas. Seulement quelques papiers et l'argent. Je fus saisi d'effroi comme si j'avais perdu la tête. Je vis dans un éclair ce qui s'était passé : naturellement, je l'avais laissé tomber en payant au café. Il me fallait revenir en courant. Je courus et je courus. Une autre idée épouvantable me saisit : «Et s'il n'est pas là ! ce sera toute une affaire !» Je me précipitai vers l'homme derrière le comptoir et le lui demandai. «Je ne l'ai pas vu», dit-il.

J'étais effondré ! Alors, je cherchai tout autour et fouillai partout, là où je m'étais tenu, où j'avais flâné. Et, croyez-vous ? J'eus assez de chance pour trouver mon passeport. Il était là, encore plié, par terre dans la paille et la poussière, tout piétiné dans la saleté. Dieu merci ! J'étais heureux, je vous le dis; c'était comme si mes épaules s'étaient déchargées d'une montagne. Bien sûr, il était sale et couvert de boue, ça me vaudra un coup sur la tête, mais cela n'a pas d'importance. En tout cas, je peux aller chez moi et m'en revenir les braies nettes. Mais je suis venu pour vous le raconter. Et ce qu'il y a de mieux, à force de courir dans mon épouvante, mon pied est absolument à vif et je ne peux vraiment plus marcher. Je suis donc venu vous demander de la pommade pour faire un pansement.

– Voilà, mon frère, commença le marchand, c'est parce que vous n'avez pas voulu nous écouter et venir à l'église avec nous. Vous vouliez prendre beaucoup d'avance sur nous et, au contraire, vous voici de retour, estropié par-dessus le marché. Je vous avais bien dit de ne pas aller si vite avec vos projets. Et maintenant voyez donc où vous en êtes. C'était peu de chose de ne pas venir à l'église, mais surtout n'avez-vous pas dit : «Qu'est-ce que cela peut faire à Dieu que nous priions ?» Cela, frère, c'était mal.

Naturellement, Dieu n'a pas besoin de nos prières de pécheurs, mais malgré tout, dans son amour pour nous, il aime que nous priions. Ce qui lui plaît, ce n'est pas seulement la sainte prière que l'Esprit saint lui-même nous aide à offrir et élève en nous, mais chaque élan, chaque pensée offerte à sa gloire. En échange, la miséricorde infinie de Dieu donne des récompenses généreuses. L'amour de Dieu prodigue la grâce mille fois plus que les actions humaines ne le méritent. Si vous lui donnez le moindre denier, il vous paiera d'or en retour. Si vous vous proposez seulement d'aller au Père, il viendra à votre rencontre. Dites seulement un mot bref et sans conviction : «Reçois-moi, aie pitié de moi», et il se précipite et vous embrasse. Voilà comment le Père céleste nous aime, tout indignes que nous sommes. Et simplement à cause de cet amour, il se réjouit de chacun de nos pas, même petit, vers le salut. Mais vous, vous pensez : «Quelle gloire y a-t-il pour Dieu ? Quel avantage pour nous, si nous prions seulement un peu et qu'ensuite nos pensées errent à nouveau, ou si nous faisons quelque bien, comme de dire une prière avec cinq ou six inclinations, ou de pousser un soupir sincère en invoquant le nom de Jésus, ou de prêter attention à une bonne pensée, ou de nous mettre à une lecture spirituelle, ou de nous abstenir de nourriture, ou de supporter un affront en silence ?» Tout cela ne vous paraît pas suffire pour votre salut et vous semble donc inutile à pratiquer. Non ! Aucun de ces actes menus n'est fait en vain. Dieu qui voit tout en tiendra compte et le récompensera dans cette vie. Saint Jean



Chrysostome affirme : «Aucun bien, d'aucune sorte, quelque insignifiant qu'il soit, ne sera dédaigné par le Juge équitable. Si les péchés doivent être recherchés avec une telle minutie que nous devons donner une réponse pour chaque parole, désir ou pensée, combien plus les actes bons, si minimes soient-ils, seront pris en considération et compteront devant notre Juge plein d'amour !»

Je vais vous citer un fait que j'ai vu moi-même l'année dernière :

Dans le monastère de Bessarabie où je vivais, se trouvait un starets, moine de sainte vie. Un jour une tentation l'assaillit. Il eut une grande envie de poisson séché. Et comme il était impossible d'en avoir au monastère à cette époque, il fit le projet d'aller en acheter au marché. Il lutta longtemps contre cette idée, et se raisonna en pensant qu'un moine doit être satisfait de l'ordinaire préparé pour les frères et qu'il doit, par tous les moyens, éviter de satisfaire ses passions. En outre, parcourir le marché au milieu d'une foule de gens serait pour un moine une source de tentations, et, de plus, inconvenant. A la fin, les mensonges de l'Ennemi l'emportèrent sur ses objections et lui, cédant à son désir, se décida et partit chercher du poisson.

Après avoir quitté le monastère et comme il marchait dans la rue, il remarqua qu'il n'avait pas son chapelet à la main, et se mit à penser : «M'en irai-je donc comme un soldat sans son épée ?» Il s'en retournait pour le prendre, lorsque, cherchant dans sa poche, il l'y trouva. Il le tira, fit le signe de la croix et, son chapelet à la main, s'en alla calmement. Comme il s'approchait du marché, il vit un cheval arrêté près d'une boutique avec une grande charrette chargée d'énormes barils. Tout à coup, ce cheval, prenant peur on ne sait pourquoi, partit brusquement et fonça sur le moine, frôlant son épaule et le jetant à terre sans lui faire grand mal. Puis, à deux pas de lui, le chargement bascula et la charrette vola en éclats. Il se releva promptement, et, secouant son effroi, s'émerveilla de voir comment Dieu avait épargné sa vie, car si le chargement était tombé une demi-seconde plus tôt, il aurait été mis en pièces comme la charrette. Sans réfléchir plus longtemps, il acheta le poisson, s'en revint, le mangea, dit ses prières et s'étendit pour dormir.

Il dormit légèrement, et dans son sommeil un starets d'aspect indulgent, qu'il ne connaissait pas, lui apparut et lui dit :

– Je suis le protecteur de cette demeure et je désire t'instruire pour que tu comprennes et te rappelles la leçon qui t'a été donnée. Voici donc : ton manque d'effort contre la pensée du plaisir, et ta paresse à la discerner et à te maîtriser a donné à l'Ennemi sa chance pour t'attaquer. Il avait préparé pour toi cet écroulement. Mais ton ange gardien le pressentit et te suggéra d'offrir une prière et de te souvenir de ton chapelet. Comme tu as écouté sa suggestion, et que tu l'as mise en pratique, cela t'a sauvé de la mort. Vois-tu donc l'amour de Dieu pour les hommes, et sa récompense généreuse pour le moindre regard qui se tourne vers lui ?

En disant ces mots, le starets de la vision disparut rapidement de la cellule. Le moine s'agenouilla et, ce faisant, s'éveilla, pour se retrouver non point sur son lit, mais à genoux, prosterné au seuil de la porte. Il raconta l'histoire de sa vision, au bénéfice spirituel de beaucoup d'autres, dont moi-même.

L'amour de Dieu est vraiment sans bornes pour nous, pécheurs. N'est-il pas merveilleux qu'un si petit acte – oui, juste le fait de tirer son chapelet de sa poche, de le porter dans sa main et d'invoquer une fois le nom de Dieu puisse rendre la vie à un homme, et que dans la balance du jugement, un seul court moment d'invocation de Jésus puisse compenser de nombreuses heures de paresse ? En vérité, voici bien le paiement en or en échange d'un pauvre denier. Voyez, frère, la puissance de la prière et celle du nom de Jésus quand nous l'invoquons. Jean de Karpathos, dans la *Philocalie*, dit que, dans la prière de Jésus, lorsque nous invoquons le saint Nom et disons : «Aie pitié de moi, pécheur», à chaque appel la voix de Dieu répond en secret : «Mon fils, tes péchés te sont remis.» Et il ajoute qu'au moment où nous disons la prière, rien ne nous distingue des saints, des confesseurs et des martyrs. Car, dit saint Jean Chrysostome, «tout couverts de péchés que nous sommes, quand nous prononçons la prière, elle nous purifie immédiatement. La miséricorde de Dieu à notre égard est grande, bien que nous, pécheurs, soyons insouciant, bien que nous ne voulions même pas donner en remerciement une heure à Dieu et que nous échangeons pour l'affairement et les soucis la prière qui importe plus que toute autre chose, oubliant Dieu et notre devoir. C'est pourquoi nous nous heurtons souvent aux malheurs et aux calamités que l'Amour infini de la Providence divine utilise tout de même pour notre édification et pour élever nos cœurs vers Dieu.»

Quand le marchand s'arrêta de parler au sous-officier, je lui dis : «Quel soulagement vous apportez aussi à mon âme pécheresse, votre honneur ! Je me prosternerai volontiers à vos pieds.» Entendant ces mots, il se mit à me parler.

– Vous paraissez grand amateur d'anecdotes religieuses. Attendez, je vais vous en lire une autre comme celle que je viens de vous conter. J'ai ici un livre avec lequel je voyage, intitulé *Agapia, ou le Salut des pécheurs*. Il s'y trouve quantité de choses saisissantes.

Il sortit le volume de sa poche et commença à lire une magnifique histoire au sujet d'Agathonice, auquel depuis son enfance de pieux parents avaient appris à dire chaque jour, devant l'icône de la Mère de Dieu, la prière qui commence par *Réjouis-toi, Vierge qui entantes Dieu*. Et il le fit toujours. Plus tard, ayant grandi, il se laissa absorber par les soucis et l'agitation de la vie et ne dit plus la prière que rarement, puis pour finir l'abandonna.

Un jour, il logea pour la nuit un pèlerin qui lui dit être un ermite de la Thébàïde et avoir eu une vision où il avait reçu l'ordre d'aller chez un certain Agathonice pour le réprimander d'avoir abandonné la prière de la Mère de Dieu. Agathonice donna pour excuse qu'il avait dit la prière pendant maintes années sans obtenir aucun résultat. L'ermite lui dit donc :

– Souviens-toi, aveugle et ingrat que tu es, combien de fois cette prière t'a aidé et sauvé du désastre. Souviens-toi que, dans ta jeunesse, tu fus miraculeusement sauvé d'une noyade. Ne te rappelles-tu pas qu'une épidémie emporta beaucoup de tes amis, alors que tu conservas la santé ? Te souviens-tu que, conduisant un ami, vous êtes tombés de la carriole; il se cassa la jambe, mais tu restas sauf. Ne sais-tu pas qu'un jeune homme de ta connaissance, qui était bien portant et fort, est maintenant étendu, faible et malade, tandis que tu es en bonne santé et sans maux ?

Il rappela à Agathonice beaucoup d'autres choses. Pour finir, il lui dit :

– Sache donc que toutes ces peines te furent épargnées par la protection de la très sainte Mère de Dieu, à cause de cette courte prière qui, chaque jour, unissait ton cœur à Dieu. Prends garde maintenant, reprends-la, et n'abandonne pas la louange de la Reine des cieux, de peur qu'elle ne te délaisse.

Quand il eut fini de lire, on nous appela pour le déjeuner, après lequel, nos forces renouvelées, nous avons remercié notre hôte et pris la route. Nous nous séparâmes, et chacun s'en alla de son côté, comme il lui parut bon.

Je marchai pendant cinq jours environ, réconforté par le souvenir des histoires que j'avais entendues du bon marchand de Biélaïa Tserkov, et j'approchai de Kiev. Soudain, sans aucune raison, je commençai à me sentir triste et alourdi et mes pensées s'emplirent d'opacité et de découragement. La prière vint avec peine et une sorte d'indolence s'empara de moi. Apercevant un bois garni d'épaisses broussailles au bord de la route, j'y entrai, pour m'y reposer un peu, en cherchant un endroit écarté où je pourrais m'asseoir sous un buisson et lire ma *Philocalie*, afin d'élever mon esprit affaibli et combattre ma lâcheté. Je trouvai un endroit tranquille et commençai à lire Cassien le Romain, dans la quatrième partie de la *Philocalie*, sur les huit pensées. J'avais lu avec plaisir pendant environ une demi-heure, lorsque je remarquai de façon tout à fait inattendue

la silhouette d'un homme à quelque cent mètres de moi, plus avant dans la forêt. Il était agenouillé, tout à fait immobile. Je fus heureux de le voir, car j'en déduisis qu'il priait, et me remis à lire. Je continuai à lire pendant une heure ou plus, et jetai de nouveau un coup d'œil. L'homme était toujours là, agenouillé et sans le moindre mouvement. J'en fus très ému et pensai : «Qu'il y a donc de fidèles serviteurs de Dieu !»

Comme je réfléchissais à cela, l'homme, soudain, tomba sur le sol et resta étendu calmement. Je fus surpris et comme je n'avais pas vu son visage, car il me tournait le dos quand il était agenouillé, je me sentis curieux d'avancer et de voir qui il était. C'était un garçon de la campagne, un jeune homme d'environ vingt-cinq ans. Il avait un visage agréable, l'air bien, mais pâle. Il était vêtu d'un caftan de paysan, avec une corde en fibre de tilleul en guise de ceinture. Il n'avait rien d'autre de spécial. Il n'avait pas de besace, ni même de bâton. Le bruit de mon approche l'éveilla et il se leva. Je lui demandai qui il était; il me dit être paysan de l'État de la province de Smolensk et venir de Kiev.

– Où donc allez-vous maintenant ? demandai-je.

– Je ne le sais pas moi-même; où Dieu me conduira, répondit-il.

– Y a-t-il longtemps que vous êtes parti de chez vous ?

– Oui, plus de quatre ans.

– Où donc avez-vous vécu tout ce temps ?

– Je suis allé de sanctuaire en sanctuaire, dans des monastères et des églises. Ça n'avait pas de sens de rester, chez moi. Je suis orphelin et n'ai aucun parent. De plus, j'ai un pied bot. Je vais donc errant par le monde.

– Quelqu'un qui craint Dieu, semble-t-il, vous a appris à ne pas errer n'importe où, mais à visiter des lieux saints, dis-je.

– Eh bien, voyez-vous, répondit-il, n'ayant ni père ni mère, j'allais, enfant, avec les gardiens de troupeaux, et je fus assez heureux jusqu'à l'âge de dix ans. Puis, un jour, je ramenai le troupeau à la maison, sans m'apercevoir que le meilleur des moutons du maire manquait. Notre maire était un paysan dur et inhumain. Quand il rentra chez lui ce soir-là et vit que son mouton était perdu, il se jeta sur moi avec des injures et des menaces. Il jura que si je ne le retrouvais pas, il me battrait à mort et, dit-il, je te briserai bras et jambes». Sachant comme il était cruel, je partis en quête du mouton, revenant aux endroits où il avait brouté pendant le jour. Je cherchai et cherchai plus de la moitié de la nuit, mais il n'y avait trace de lui nulle part. C'était une nuit très noire, aussi, car on approchait de l'automne. Quand je me fus profondément enfoncé dans la forêt – et, dans notre gouvernement, les forêts sent immenses –, une tempête s'éleva soudain. C'était comme si les arbres vacillaient. Au loin, les loups se mirent à hurler. Je fus pris de terreur au point que mes cheveux dressaient sur ma tête. Tout devenait de plus en effrayant, tellement que j'allais m'effondrer d'épouvante et d'horreur. Alors, je tombai à genoux me signai, et de tout mon cœur je dis : *Seigneur Jésus Christ, aie pitié de moi !*

A peine eus-je dit cela que je me sentis tout à fait en paix, tout de suite, comme si je n'avais pas éprouvé la moindre détresse. Toute mon épouvante disparut et je me sentis le cœur heureux, comme si j'étais transporté dans les cieux. J'avais beaucoup de joie et, voyez-vous, je ne m'arrêtais pas un instant de dire la prière. Aujourd'hui encore, je ne sais si la tempête dura longtemps ni comment passa la nuit. Je vis monter le jour et je me trouvai là, agenouillé au même endroit. Je me levai calmement, compris que je ne trouverais point le mouton, et je rentrai. Mais tout était bien dans mon cœur et je disais la prière au contentement de mon cœur. Dès que je parvins au village, le maire vit que je n'avais pas ramené le mouton et me rossa jusqu'à ce que je sois à demi mort; il me démit ce pied, vous voyez. Je restai étendu, presque sans pouvoir bouger, pendant six semaines, après cette correction. Tout ce que je savais, c'était que je récitais la prière et qu'elle me reconfortait. Quand je me sentis un peu mieux, je me mis à errer par le monde, et comme il ne m'intéressait pas de coudoyer constamment la foule et que c'était l'occasion de bien des péchés, je pris le parti d'aller errant d'un lieu saint à un autre, et dans les forêts. Voilà comment j'ai passé bientôt cinq années.»

Quand j'eus entendu ce récit, mon cœur fut plein de joie que Dieu m'ait jugé digne de rencontrer un homme aussi bon, et je lui demandai :

– Et utilisez-vous souvent la prière maintenant ?

– Je ne pourrais exister sans elle, répondit-il.

Voyez-vous, si je me remémore comment cette première fois je tombai à genoux dans la forêt, c'est juste comme si quelqu'un me poussait de nouveau à genoux, et je me mets à prier. Je ne sais si ma pauvre prière plaît à Dieu ou non. Car en priant, quelquefois je ressens un grand bonheur, comme une légèreté de l'âme, une sorte de plénitude joyeuse; mais, d'autres fois, je

ressens une lourdeur triste et un affaiblissement spirituel. Malgré tout, je désire continuer à prier jusqu'à la mort.

– Ne soyez pas affligé, mon cher frère. Tout plaît à Dieu et sert à notre salut – tout, sans exception, de ce qui survient pendant la prière. C'est ce que disent les saints Pères. Que ce soit la légèreté de cœur ou la lourdeur, tout cela est bien. Aucune prière, bonne ou mauvaise, n'est insuffisante aux regards de Dieu. Légèreté, chaleur et joie montrent que Dieu nous récompense et nous console de l'effort, tandis que lourdeur, obscurité et sécheresse signifient que Dieu purifie et fortifie l'âme, et par cette épreuve salutaire la sauve, la préparant dans l'humilité aux joies à venir. En témoignage de cela, je vais vous lire quelque chose qu'a écrit saint Jean Climaque.

Je trouvai le passage et le lus. Il l'écouta avec attention et s'en réjouit. Puis il m'en remercia beaucoup. Là-dessus nous nous quittâmes. Il partit droit vers les profondeurs de la forêt et je revins sur la route. Je continuai mon chemin, remerciant Dieu de m'avoir considéré, tout pécheur que je suis, comme digne de recevoir un tel enseignement.

Le jour suivant, avec l'aide de Dieu, j'arrivai à Kiev. La première et la principale des choses que je désirais faire était de jeûner un peu, de me confesser et de communier dans cette ville sainte.

Je logeai près des Saints, parce que c'était plus commode pour me rendre à l'église. Un bon vieillard cosaque me prit avec lui et comme il vivait seul dans une cabane, j'y trouvai la tranquillité. Après une semaine pendant laquelle je me préparai à la confession, l'idée me vint de faire celle-ci aussi détaillée que possible. Je me mis donc à remémorer et examiner tous mes péchés depuis ma jeunesse, avec précision, et pour ne rien omettre, j'écrivis tout ce que je pus me rappeler dans les moindres détails. J'en remplis une grande feuille de papier.

J'appris qu'à Kitaevaya Poustina, à environ sept verstes de Kiev, il y avait un prêtre de vie ascétique et de grand discernement. Quiconque allait se confesser à lui trouvait une atmosphère de tendre compassion et emportait un enseignement pour le salut et la paix de l'âme. Je fus très heureux de l'apprendre et partis tout de suite vers lui. Je lui ai demandé son assistance et nous avons parlé un moment, puis je lui donnai ma feuille. Il la lut entièrement et me dit :

– Mon cher ami, une grande partie de ce que tu as écrit est tout à fait futile. Ecoute. D'abord, ne confesse pas de péchés dont tu t'es déjà repenti et qui t'ont été pardonnés. Ne reviens pas dessus, car ce serait mettre en doute le pouvoir du sacrement de pénitence. Ensuite, ne rappelle pas à ton souvenir les autres personnes qui ont été associées à tes péchés; ne juge que toi-même. Troisièmement, les saints Pères nous défendent de mentionner toutes les circonstances des péchés, et nous disent de les avouer en termes généraux de façon à écarter la tentation tant de nous-même que du prêtre. Quatrièmement, tu es venu te repentir et tu ne te repens pas de ne pas savoir te repentir – c'est-à-dire que ta pénitence est tiède et négligente. Cinquièmement, tu t'es étendu sur tous les détails, mais le plus important, tu ne l'as pas retenu : tu n'as pas exposé les péchés les plus graves de tous; tu n'as pas avoué et inscrit que tu n'aimes pas Dieu, que tu hais ton prochain, que tu ne crois pas au Verbe de Dieu et que tu es tout orgueil et ambition. Le mal s'enracine dans ces quatre péchés où réside toute notre dépravation spirituelle. Ils sont les racines maîtresses d'où jaillissent les rejetons de tous les péchés auxquels nous succombons.

Je fus très surpris d'entendre cela et je dis :

– Pardonnez-moi, Père, mais comment est-il possible de ne pas aimer Dieu, notre Créateur et Sauveur ? En quoi peut-on croire, si ce n'est dans le Verbe de Dieu, en qui est toute vérité et sainteté ? Je désire du bien à tous mes semblables et pourquoi les haïrais-je ? Je n'ai rien dont je puisse m'enorgueillir; d'ailleurs, rempli d'innombrables péchés, je n'ai rien qui soit digne d'être loué et que pourrais-je convoiter avec ma pauvreté et ma santé débile ? Bien sur, si j'étais un homme instruit et riche, alors sans doute serais-je coupable des choses dont vous me parlez.

– C'est dommage, mon cher, que tu aies si peu compris ce que j'ai dit. Voyons ! tu apprendras plus vite si je te donne ces notes. C'est ce dont je me sers toujours pour ma propre confession. Lis-les entièrement, et tu verras assez clairement la preuve exacte de ce que je viens de te dire à l'instant.

Il me donna les notes et je commençai à les lire.

Les voici :

UNE CONFESSION QUI CONDUIT L'HOMME INTÉRIEUR A L'HUMILITÉ.

Tournant mes regards attentivement sur moi-même et examinant les dispositions de ma conscience, j'ai vérifié par expérience que je n'aime pas Dieu, que je n'aime pas mes semblables,

que je n'ai pas de foi, et que je suis plein d'orgueil et de cupidité. Tout cela, je le trouve réellement en moi-même, à la suite d'un examen détaillé de mes sentiments et de ma conscience. Ainsi :

1. Je n'aime pas Dieu, car si j'aimais Dieu je penserais continuellement à lui avec une joie profonde. Chaque pensée de Dieu me donnerait plaisir et délices. Au contraire, bien plus souvent et bien plus ardemment, je pense aux choses du monde, et penser à Dieu est pour moi labeur et sécheresse. Si j'aimais Dieu, parler avec lui dans la prière serait ma nourriture et ma joie et m'entraînerait à une communion ininterrompue avec lui. Mais au contraire, non seulement je ne trouve aucun délice dans la prière, mais même je trouve que c'est un effort. Je lutte avec aversion, je suis affaibli par la paresse, et suis prêt à m'empressement à n'importe quelle bagatelle sans importance, pour peu qu'elle raccourcisse la prière et m'en détourne.

Mon temps s'envole à des occupations futiles, mais quand je suis occupé avec Dieu, quand je me mets en sa présence, chaque heure me paraît une année. Celui qui aime quelqu'un y pense tout le jour sans arrêt, s'en représente l'image, prend soin de lui, et aucune circonstance l'être aimé ne quitte ses pensées. Quant à moi, de toute la journée, c'est à peine si je réserve même une heure pour me plonger dans la mémoire de Dieu, pour enflammer mon cœur pour lui, alors que j'abandonne avec empressement vingt-trois heures en ferventes offrandes aux idoles de mes passions.

Je ne demande qu'à parler de sujets frivoles et de choses qui dégradent l'âme; cela me fait plaisir. Mais s'il s'agit de méditer sur Dieu, c'est l'aridité, l'ennui et la paresse. Même si je suis involontairement conduit par d'autres à un sujet spirituel, je m'efforce de vite détourner la conversation pour qu'elle convienne à mes désirs. Je suis insatiablement curieux des nouveautés et des événements politiques; je cherche avec ardeur à satisfaire mon amour pour les connaissances de la science et de l'art. Mais l'étude de la Loi de Dieu, la connaissance de Dieu et de la foi ont peu d'attrait pour moi et ne répondent pas à un besoin de mon âme. Non seulement je les considère comme occupation non essentielle pour un chrétien, mais encore, à l'occasion, comme une sorte de superflu dont je m'occuperais peut-être pendant mes loisirs, aux moments perdus. En définitive, si l'on reconnaît l'amour de Dieu à l'observance de ses commandements (Si vous m'aimez, observez mes commandements, dit notre Seigneur Jésus Christ), non seulement je ne les observe pas, mais encore je m'efforce peu de le faire et, en toute vérité, il en résulte que je n'aime pas Dieu. C'est ce que dit Basile le Grand : «La preuve qu'un homme n'aime pas Dieu et son Christ réside dans le fait qu'il n'observe pas ses commandements.»

2. Je n'aime pas mon prochain non plus, car non seulement je ne suis pas capable de sacrifier ma vie pour lui (comme le demande l'Évangile), mais je ne renonce même pas à mon bonheur, mon bien-être et ma paix pour le bien de mon prochain. Si je l'aimais comme moi-même, comme l'ordonne l'Évangile, ses malheurs m'affligeraient et son bonheur me réjouirait. Mais au contraire, j'écoute sur mon prochain des histoires curieuses et malheureuses et je ne suis point affligé; je ne m'en trouble nullement ou, ce qui est pire, j'y prends un certain plaisir. La mauvaise conduite de mon frère, au lieu de la couvrir avec amour, je la proclame avec censure. Son bien-être, ses honneurs et ses joies ne me réjouissent pas comme pour moi-même et je n'en ressens aucun plaisir, comme s'ils m'étaient tout à fait étrangers. Qui plus est, ils suscitent insidieusement en moi l'envie ou le dédain.

3. Je n'ai aucune foi religieuse, ni dans l'immortalité, ni dans l'Évangile. Si j'étais fermement persuadé sans aucun doute qu'au-delà de la tombe se trouvent la vie éternelle et la récompense des actes de cette vie, j'y penserais continuellement. L'idée même d'immortalité m'emplirait de crainte et je mènerais cette vie comme un étranger qui se prépare à entrer dans son pays natal. Au contraire, je ne pense même pas à l'éternité et je considère à fin de cette vie sur terre comme la limite de mon existence. Cette secrète pensée naît en moi : *Qui sait ce qui survient au moment de la mort ?* Si je dis que je crois à l'immortalité, c'est une simple affirmation mentale et mon cœur est fort éloigné d'en avoir la ferme conviction. Ma conduite et mon souci constant de satisfaire la vie des sens témoignent de toute évidence.

Si mon cœur avait foi dans le saint Évangile comme Parole de Dieu, je m'en préoccuperais continuellement, je l'étudierais, j'y trouverais mes délices et j'y attacherais mon attention avec une profonde ferveur. La sagesse, la grâce, l'amour y sont cachés. Je ferais jour et nuit ma joie de l'étude de la Loi de Dieu. En lui serait ma nourriture, mon pain quotidien, et mon cœur garderait spontanément ses lois. Rien sur terre n'aurait assez de force pour m'en détourner. Au contraire, si de temps à autre je lis ou entends la parole de Dieu, ce n'est guère alors que par nécessité ou pour l'amour en soi de connaître; d'ailleurs, je n'y prête pas une très étroite attention et je la trouve morne et sans intérêt. Je parviens généralement à la fin de ma lecture sans aucun profit, toujours prêt à changer pour une lecture mondaine à laquelle je prends plus de plaisir et où trouve des sujets nouveaux et intéressants.

4. *Je suis tout orgueil et égoïsme des sens.* Toutes mes actions le confirment. Voyant quelque chose de bon en moi, je désire le mettre en vue ou en faire mon orgueil devant d'autres ou en moi-même pour m'admirer de ce bien. Bien que j'affiche une humilité extérieure, je l'impute cependant tout entière à mon propre mérite et me considère comme supérieur aux autres, ou tout au moins pas plus mauvais qu'eux. Si je remarque une faute en moi, j'essaie de l'excuser, de la couvrir en disant : «Je suis fait ainsi» ou «Je ne suis pas à blâmer». Je me mets en colère contre ceux qui ne me traitent pas avec respect et les juge incapables d'apprécier la valeur des gens. Je me vante de mes dons; mes échecs dans mes entreprises, je les considère comme une insulte personnelle. Je trouve du plaisir dans le malheur de mes ennemis. Si je m'efforce à quelque chose de bien, c'est dans le but d'en tirer de la gloire, une satisfaction spirituelle ou une consolation terrestre. En un mot, je fais continuellement une idole de moi-même et la sers sans arrêt, cherchant en toute chose une nourriture pour mes passions et pour mes convoitises.

A l'examen de tout cela, je vois que je suis orgueilleux, corrompu, incroyant, sans amour pour Dieu et que je hais mon prochain. Quel état pourrait être plus coupable ? La condition des esprits des ténèbres est meilleure que la mienne. Eux, bien qu'ils n'aiment pas Dieu, qu'ils haïssent les hommes et vivent d'orgueil, du moins croient et tremblent. Mais moi ? Peut-il y avoir un destin plus terrible que celui qui se présente à moi et quelle sentence sera plus sévère que celle qui jugera la vie insouciant et folle que je reconnais en moi-même ?»

En lisant d'un bout à l'autre ce modèle de confession que le prêtre m'avait donné, j'étais terrifié et je pensais : «Juste ciel ! Quels péchés épouvantables se cachent en moi, et jusqu'à maintenant je ne les avais jamais remarqués !» Le désir d'en être purifié me fit demander à ce véritable père spirituel de m'enseigner les causes de tous ces maux et leurs remèdes. Et il commença à m'instruire :

– Vois-tu, cher frère, ne pas aimer Dieu vient de l'insuffisance de la foi, et la cause de cette suffisance est le refus d'étudier la science vraie sacrée, l'indifférence aux lumières de l'âme. En mot, si tu n'as pas la foi, tu ne peux aimer; tu n'es pas convaincu, tu ne peux aimer, et pour parvenir à la conviction il te faut une entière et exacte connaissance du problème. Par la méditation, par l'étude de la Parole de Dieu et par l'observation de tes propres expériences, tu dois éveiller dans ton âme une soif et une impatience ou, comme certains l'appellent, un «étonnement», qui apportent un insatiable désir de connaître les choses de plus près et plus complètement, afin d'aller plus profond dans leur nature.

Un écrivain spirituel en parle en ces termes : «L'amour, dit-il, croît généralement avec la connaissance, et plus la profondeur et l'étendue de la connaissance seront grandes, plus il y aura d'amour, plus facilement le cœur se soumettra et s'ouvrira à l'amour de Dieu, en contemplant attentivement la plénitude et la beauté du monde de Dieu et l'amour infini de Dieu pour les hommes.»

Tu vois que la cause de ces péchés est le refus paresseux de penser aux choses spirituelles, paresse qui étouffe la sensation même du besoin de ces pensées. Si tu veux savoir comment surmonter ce mal, efforce-toi à l'illumination de l'esprit par tous les moyens en ton pouvoir, parviens-y par l'étude diligente de la Parole de Dieu et des saints Pères, par la voie de la méditation et des conseils spirituels et par la conversation de ceux qui sont sages dans le Christ. Ah ! cher frère, quel malheur est le nôtre à cause de notre seule paresse à chercher la lumière de l'âme dans la Parole de vérité. Nous n'étudions pas la Loi de Dieu jour et nuit, et nous ne prions pas diligemment et incessamment sur elle. C'est pourquoi notre homme intérieur a faim et froid, il est frustré au point qu'il n'a pas la force de faire un pas courageux dans la voie de la vertu et du salut ! Ainsi, bien-aimé, prenons la résolution d'utiliser ces méthodes, et occupons aussi souvent que possible notre esprit de la pensée des choses célestes; et l'amour versé d'en haut dans nos cœurs s'enflammera en nous. Nous le ferons donc et prions aussi souvent que nous le pourrons, car la prière est le principal et le plus fort moyen pour notre renouvellement et notre bien-être. Nous prions dans les termes que la sainte Église nous enseigne : Ô Dieu, rends-moi capable de t'aimer maintenant comme j'ai aimé le péché dans le passé.

J'écoutai tout cela avec attention. Profondément ému, je demandai à ce saint père d'entendre ma confession et de me donner la communion. Et le lendemain matin, après avoir eu la grâce de communier, j'eus l'intention de retourner à Kiev avec ce saint viatique. Mais ce bon père, qui allait à la Laure pour deux jours, m'accorda pendant ce temps l'hospitalité de sa cellule, pour que je puisse m'adonner librement à la prière. Je passai ces deux jours comme si j'étais au paradis. Par les prières le mon starets, tout indigne que je suis, je jouissais de la paix parfaite. La prière affluait dans mon cœur avec tant d'aise et de joie que pendant ce temps, je crois, j'oubliai tout et moi-même; il n'y ait dans ma pensée que Jésus Christ, et lui seul.

A la fin, le prêtre revint, et je lui demandai avis et conseil : «Où donc aller maintenant sur ma route de pèlerin ?» Il me donna sa bénédiction en disant : «Va donc à Pochaev, vénérer là-bas empreinte miraculeuse du pied de la très pure ère de Dieu, et elle guidera tes pas dans la voie de la paix.»

Me fiant à son conseil, trois jours plus tard je partis pour Pochaev.

Pendant deux cents verstes environ, la route était jalonnée d'auberges et de villages juifs, et il m'advint rarement de rencontrer une habitation chrétienne. Dans un hameau, je remarquai l'existence d'une auberge chrétienne. J'y entrai pour passer la nuit et pour y demander du pain pour ma route, car mes réserves s'épuisaient. Je vis mon hôte, un vieillard de belle mine, et j'appris qu'il était originaire du même gouvernement que moi, celui d'Orlov. J'entrai directement dans la pièce, et sa première question fut : «De quelle religion es-tu ?» Je répondis que j'étais chrétien, et orthodoxe.

– Orthodoxe, vraiment, dit-il en riant. Vous autres êtes orthodoxes en paroles, mais en actes vous n'êtes que des païens. Je connais tout de ta religion, frère. Un prêtre cultivé me tenta une fois, et je l'ai essayée. Je suis entré dans votre Église, et j'y suis resté six mois. Après quoi, j'en suis revenu aux coutumes de notre communauté. Entrer dans votre Église, ce n'est qu'un leurre. Les lecteurs marmonnent l'office n'importe comment, avec des choses qui manquent et d'autres qu'on ne comprend pas. Et le chant ne vaut pas mieux que ce qu'on entend dans un café. Et les gens se tiennent tous en tas, hommes et femmes ensemble; ils parlent pendant l'office, ils se retournent, regardent autour d'eux, se promènent de long en large et ne vous laissent ni paix ni tranquillité pour prier. Quelle sorte d'adoration est-ce donc là ? Un péché, voilà tout ! Tandis que chez nous, comme l'office est pieux, on peut entendre tout ce qui se dit, on n'omet rien, le chant est des plus émouvants et le peuple se tient tranquillement, hommes d'un côté, femmes de l'autre, et chacun sait les inclinations qu'il faut faire au bon moment, selon les enseignements de la sainte Église. Réellement et sincèrement, en entrant dans une de nos églises, on sent qu'on y adore Dieu; mais dans une des vôtres, on ne sait pas si on est à l'église ou au marché.

De tout cela je compris que le vieillard était un vieux-croyant endurci. Mais son discours était si plausible que je ne pouvais ni discuter avec lui ni le convertir. Je me dis seulement qu'il serait impossible de convertir les vieux-croyants à la véritable Église tant qu'on n'aurait pas mis bon ordre aux offices chez nous, et que le clergé, en particulier, ne donnerait pas l'exemple. Le vieux-croyant ne connaît rien à la vie intérieure, il s'appuie sur des choses extérieures, et ce sont celles que nous négligeons.

Aussi me décidai-je à partir, et j'étais déjà dans l'entrée quand je vis, à ma grande surprise, par la porte d'une chambre privée, un homme qui n'avait pas l'air d'un Russe; il lisait, étendu sur un lit. Il me fit signe et me demanda qui j'étais. Je le lui dis. Alors il commença à me parler :

– Écoute, ami. N'accepterais-tu pas de t'occuper d'un malade, disons pour une semaine, jusqu'à ce que, avec l'aide de Dieu, j'aille mieux ? Je suis grec, moine du mont Athos. Je suis en Russie pour recueillir des aumônes pour mon monastère, et sur le chemin du retour, je suis tombé malade; j'ai trop mal aux jambes pour marcher. C'est pourquoi j'ai pris cette chambre. Ne dis pas non serviteur de Dieu ! Je te paierai.

– Il n'est nul besoin de me payer. Je vais m'occuper de vous du mieux que je pourrai au nom de Dieu.

Je restai donc avec lui. J'appris de lui bien des choses qui touchent au salut de nos âmes. Il me parla de l'Athos, la Montagne sacrée, des grands ascètes de là-bas, et des nombreux ermites et anachorètes. Il avait avec lui un exemplaire de la *Philocalie* en grec, et un livre d'Isaac le Syrien. Nous avons lu ensemble, et nous avons comparé la traduction slavonne de Païssy Vélitchkovsky avec l'original grec. Il déclara qu'il serait impossible de rendre la *Philocalie* avec plus d'exactitude et de fidélité qu'elle ne l'avait été en slavon par Païssy.

Je remarquai qu'il était toujours en prière et très versé dans la prière intérieure du cœur, et comme il parlait le russe à la perfection, je le questionnai sur cette matière. Il m'en dit tout de suite beaucoup sur ce sujet et j'écoutai attentivement. Je notai même bien des choses par écrit. Ainsi, par exemple, il m'instruisit de l'excellence et de la grandeur de la prière de Jésus en ces termes : «La forme même de la prière de Jésus montre combien grande est cette prière. Elle consiste en deux parties. Dans la première, *Seigneur Jésus Christ, Fils de Dieu*, elle dirige nos pensées vers le mystère de Jésus Christ et, comme le disent les Pères, c'est un résumé de l'Évangile. Dans la seconde partie, *Aie pitié de moi, pécheur*, elle nous met au fait de notre nature déchue. Il est à remarquer que le désir et la requête d'une âme pauvre et humble ne pourraient

s'exprimer en termes plus sages, plus nets, plus exacts que ceux-ci : *Aie pitié de moi*. Nulle autre formule ne serait aussi satisfaisante et complète.

Si l'on disait par exemple : « Pardonne-moi, remets mes péchés, purifie-moi de mes transgressions, efface mes offenses », tout cela n'exprimerait qu'une requête – celle d'être libéré de la punition, la crainte d'une âme faible et sans énergie. Mais dire : *Aie pitié de moi* n'exprime pas seulement le désir du pardon par crainte, mais le cri sincère de l'amour filial, qui met son espoir dans la miséricorde de Dieu et avoue humblement être trop faible pour briser sa volonté propre et veiller attentivement sur soi-même. C'est un appel de miséricorde donc de grâce – qui se manifestera par la force que Dieu nous donnera pour nous rendre capable de résister à la tentation et de vaincre notre inclination au péché. C'est comme un débiteur insolvable demandant à son créancier – qui est son ami – non seulement de lui remettre sa dette, mais encore d'avoir pitié de son extrême pauvreté, et de lui faire l'aumône. Voilà ce qu'expriment ces paroles profondes : *Aie pitié de moi*. C'est comme si l'on disait : « Seigneur miséricordieux, pardonne-moi mes péchés et aide-moi à me corriger; éveille dans mon âme un vif désir de suivre ton commandement. Répands ta grâce en pardonnant mes péchés présents et en tournant mes pensées, ma volonté et mon cœur insouciant vers toi seul. »

Sur ce, je m'émerveillai de la sagesse de son discours, je le remerciai d'enseigner mon âme pécheresse, et il continua à m'instruire de choses merveilleuses.

– Si tu veux, dit-il (et je compris que c'était un érudit, car il avait étudié à l'Académie d'Athènes), je te parlerai maintenant du ton dont on dit la prière de Jésus. Il se trouve que j'ai entendu beaucoup de chrétiens craignant Dieu dire oralement cette prière, comme l'ordonne le Verbe de Dieu et, suivant la tradition de la sainte Église. Ils l'utilisent non seulement dans leurs prières privées, mais à l'église. Si tu écoutes attentivement et en ami la paisible récitation de cette prière, tu remarqueras pour ton profit spirituel que le ton de la voix qui prie varie suivant les personnes. Ainsi, certains mettent l'accent sur le tout premier mot, et disent « *Seigneur* Jésus Christ », puis finissent toute la suite sur un ton uniforme. D'autres commencent d'une voix uniforme et accentuent, au milieu de la prière, le mot *Jésus* comme en une exclamation et terminent ensuite de la même voix non accentuée, comme au début. D'autres encore commencent et continuent la prière sans accent jusqu'aux derniers mots – *Aie pitié de moi* – et élèvent alors leur voix en extase. Certains enfin disent toute la prière – « Seigneur Jésus Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur » – avec tout l'accent sur la seule formule *Fils de Dieu*.

Maintenant, écoute. Il y a une seule et même prière. Les chrétiens orthodoxes ont une seule et même foi, et tous savent que cette prière sublime entre toutes contient deux choses : le Seigneur Jésus et l'appel à lui. Cela est reconnu par tous. Pourquoi donc alors ne l'expriment-ils pas de la même manière, du même ton ? Pourquoi l'âme invoque-t-elle d'une façon particulière, pourquoi s'exprime-t-elle avec un accent particulier, non pas en un seul et même endroit pour tous, mais à un certain endroit pour chacun ? Beaucoup disent que c'est peut-être le résultat de l'habitude ou de l'imitation, ou que cela dépend d'interprétations différentes des termes suivant des points de vue individuels, ou enfin que c'est juste la manière qui vient le plus facilement, le plus naturellement à chacun. Mais ce n'est pas mon avis. Je voudrais rechercher une raison plus élevée, quelque chose qui serait inconnu non seulement de l'auditeur, mais de la personne même qui prie. N'y aurait-il pas une impulsion cachée de l'Esprit saint, *qui intercède pour nous par des soupirs* que ne peuvent inventer ceux qui ne savent ni pourquoi ni comment prier ? Et si c'est par l'Esprit saint, selon la parole de l'Apôtre, que chacun invoque le nom de Jésus Christ, l'Esprit, qui agit en secret et donne la prière à celui qui prie, accorde un don particulier à chacun, malgré son manque de force.

Ainsi peut-il donner à l'un la crainte révérencielle de Dieu, à un autre l'amour, à un troisième la fermeté de la foi, à un autre l'humilité rayonnante de grâce, et ainsi de suite.

S'il en est ainsi, celui qui a reçu la grâce de révéler et de louer la force du Tout-Puissant insistera particulièrement sur le mot *Seigneur*, dans lequel il éprouve la grandeur et la puissance du Créateur du monde. Un autre, à qui a été donnée l'effusion secrète de l'amour dans le cœur, est ravi à lui-même et rempli de joie quand il s'exclame *Jésus Christ*, tout comme ce staretz qui ne pouvait entendre le nom de Jésus, même dans la conversation ordinaire, sans ressentir un afflux particulier d'amour et de joie. Celui qui croit inébranlablement en la divinité de Jésus Christ, consubstantiel au Père, est gratifié d'une foi plus fervente encore en disant les mots *Fils de Dieu*. Celui qui a reçu le don d'humilité et a profondément conscience de sa propre faiblesse est humilié et repentant aux mots *Aie pitié de moi*, et il épanche son cœur dans ces derniers mots de la prière de Jésus. Il chérit l'espoir qu'il met dans la bonté aimante de Dieu et abhorre sa propre chute dans le péché. C'est là, à mon sens, qu'il faut chercher les causes des différentes intonations

avec lesquelles on prononce la prière du Nom de Jésus. Et vous pouvez y reconnaître, en l'écoutant, pour la gloire de Dieu votre propre édification, quelle émotion atteint plus particulièrement l'un ou l'autre, quel don spirituel il possède. Bien des gens m'ont dit à ce sujet :

– Pourquoi *tous* ces signes des dons spirituels cachés n'apparaissent-ils pas ensemble réunis ? Non pas quelques-uns, mais tous les mots de la prière seraient alors imprégnés d'un seul et même ton de ravissement.

J'y ai répondu de cette façon :

– Puisque la grâce de Dieu répartit ses dons avec sagesse à chacun selon sa force, comme on le voit dans les saintes Écritures, qui donc peut chercher, avec les limites de son esprit, à entrer dans tous les états de grâce ? L'argile n'est-elle pas entièrement à la merci du potier, et ne peut-il en faire une chose ou une autre, comme il l'entend ?

Je passai cinq jours avec ce starets, et il commença à se sentir beaucoup mieux. Ce temps me fut si profitable que je ne me rendis pas compte de la rapidité avec laquelle il passa. Car dans cette petite chambre, dans une silencieuse réclusion, nous n'avions d'autre soin que l'invocation silencieuse du nom de Jésus, ou la conversation sur le même sujet, la prière intérieure.

Un jour, un pèlerin vint nous voir. Il se plaignait amèrement des juifs et les insultait. Il était passé dans leurs villages et avait dû subir leur hostilité et leurs fourberies. Son amertume était si grande contre eux qu'il les maudissait et disait même qu'ils étaient indignes de vivre à cause de leur obstination et de leur incrédulité. Il déclara enfin qu'il avait contre eux tant d'aversion qu'il ne pouvait plus la maîtriser.

– Tu n'as pas le droit, mon ami, dit le starets, d'insulter et de maudire ainsi les juifs. Dieu les a créés comme il nous a créés nous-mêmes. Tu devrais avoir du respect pour eux et prier pour eux, et non les maudire. Crois-moi, le dégoût que tu as pour eux vient du fait que tu n'es pas enraciné dans l'amour de Dieu et que tu n'as pas la prière intérieure. Je vais te lire un passage des saints Pères à ce sujet. Écoute, voici ce qu'écrit Marc l'Ascète : «L'âme qui est intérieurement unie à Dieu devient, tant sa joie est grande, comme un enfant simple et bon, qui ne condamne personne, Grec, païen, juif ou pécheur, mais les considère tous du même regard purifié, trouve de la joie dans le monde tout entier, et désire que tous louent Dieu – Grecs, juifs et païens.» Et Macaire le Grand d'Égypte dit que le contemplatif brûle d'un si grand amour que, si c'était possible, il voudrait faire de soi la demeure de tous, sans différence entre bons et mauvais.

Voilà, cher frère, ce qu'en pensent les Pères. Je te recommande donc de mettre de côté ta violence et de considérer toutes choses sous le signe de l'omnisciente providence de Dieu, et quand tu éprouves des vexations, accuse-toi toi-même d'impatience et de manque d'humilité.

Enfin, plus d'une semaine passa, mon starets guérit, et je le remerciai du fond du cœur pour tous les enseignements bénis qu'il m'avait donnés; après quoi nous primes congé l'un de l'autre. Il se mit en route pour rentrer chez lui, et je repris l'itinéraire que j'avais projeté; je me rapprochai donc de Pochaev. Je n'avais pas fait plus de cent verstes qu'un soldat me rejoignit. Il rentra, me dit-il, dans son pays natal à Kamenets Podolsk. Dix verstes environ passèrent sans que nous ayons échangé une parole; je remarquai qu'il soupirait profondément, comme si quelque chose l'accablait, et son expression était très sombre. Je lui demandai ce qui l'attristait à ce point.

– Mon ami, si vous avez remarqué mon chagrin et que vous juriez par tout ce que vous avez de plus sacré que vous ne le révélez à personne, je vous raconterai toute mon histoire, car je suis près de mourir et je n'ai personne à qui parler.

Je l'assurai que, comme chrétien, je n'avais pas le moindre besoin de le dire à quiconque, et que, par amour fraternel, je serais heureux de lui donner tout conseil que je pourrais.

– Eh bien, voici, commença-t-il. J'ai été recruté comme soldat parmi les paysans de l'État. Après environ cinq années, le service me devint intolérable; en fait, je me fis souvent fouetter pour négligence et ivrognerie. Je me mis souvent en tête de m'enfuir, je le fis, et j'ai vécu en déserteur ces quinze dernières années. Six années durant, je me suis caché partout où j'ai pu. Je volais dans des fermes, des réserves, des entrepôts. Je volais des chevaux. Je cambriolais des boutiques, et je poursuivis cette sorte de trafic toujours pour mon propre compte. Je me débarrassais des biens volés de diverses façons. Je buvais l'argent, je menais une vie dépravée et commettais tous les péchés possibles. Seule, mon âme n'a pas péri. Je m'arrangeais fort bien, mais à la fin on me jeta en prison pour vagabondage sans passeport.

Mais là encore, je trouvai l'occasion de m'évader. Puis, inopinément, je rencontrai un soldat licencié du service, qui rentra chez lui dans une province éloignée. Comme il était malade et pouvait à peine marcher, il me demanda de le conduire au village le plus proche, où il pourrait trouver à se loger. Je le conduisis donc. La police nous autorisa à passer la nuit dans une grange,

sur du foin, et nous nous étendîmes là. A mon réveil, le lendemain matin, je jetai un coup d'œil vers mon soldat, et il était là, raide mort. Alors, hâtivement, je recherchai son passeport – ou plutôt son certificat de licenciement – et l'ayant trouvé, avec une belle somme d'argent, tandis que tout le monde dormait encore, je quittai cette grange aussi vite que je pus, je pénétraï dans la forêt et m'enfuis. A la lecture de son passeport, je vis qu'il avait à peu près le même âge que moi et les mêmes signes distinctifs. Je m'en félicitai, et je m'en allai résolument au fond du gouvernement d'Astrakhan; là, je commençai à m'assagir un peu, j'obtins du travail. Je me trouvais avec un vieillard qui possédait une maison et faisait le commerce du bétail. Il vivait seul avec sa fille qui était veuve. Après un an passé chez lui, j'épousai sa fille. Puis le vieillard mourut. Nous ne pouvions pas continuer son affaire. Je me remis à boire, ma femme aussi, et en une année nous avions dilapidé tout ce que le vieillard avait laissé. Puis ma femme tomba malade et mourut. Alors je vendis tout ce qui restait et la maison, et j'eus tôt fait d'être à bout de ressources. Je n'avais donc rien pour vivre, rien à manger, et je revins à mon ancien trafic d'objets volés avec d'autant plus d'audace désormais que j'avais un passeport. Ainsi je repris mon ancienne vie pendant environ un an. Survint une longue période où je ne réussissais guère. Je volai un vieux cheval misérable à un paysan sans terre, et le vendis à l'équarrisseur pour une bouchée de pain. J'emportai l'argent au café et me mis à boire. J'avais l'intention de me rendre dans un village, où il y avait une noce, avec l'espoir, quand tout le monde serait endormi après la fête, de voler tout ce que je pourrais.

Comme le soleil n'était pas encore couché, je m'en allai dans la forêt pour attendre la nuit; je m'y couchai et m'endormis d'un sommeil profond. Je fis alors un rêve et je me voyais debout dans une grande et belle prairie. Soudain un terrible nuage s'éleva dans le ciel, puis survint un coup de tonnerre si terrifiant que le sol trembla sous moi et ce fut comme si quelqu'un m'enfonçait d'un coup, jusqu'aux épaules, dans la terre qui me pressait de tous côtés. Seules ma tête et mes mains émergeaient. Alors, on eût dit que ce terrible nuage se posait sur le sol et il en sortit mon grand-père qui était mort depuis vingt ans. C'était un homme très droit, et pendant trente ans il avait été marguillier dans notre village. Il vint jusqu'à moi d'un air de colère et de menace qui me fit trembler. Tout autour, je vis en plusieurs tas les choses que j'avais volées à diverses époques. Ma terreur redoubla. Mon grand-père vint jusqu'à moi, et désignant du doigt le premier tas, dit :

– Qu'est cela ? Allez-y.

Alors la terre autour de moi se mit à m'enserrer si fort que je ne pouvais supporter la douleur, ni pourtant m'évanouir. Je gémis, je criai : «Aie pitié de moi», mais le tourment continua. Alors mon grand-père désigna un autre tas et dit encore :

– Et qu'est ceci ? Écrasez-le plus fort !

Je ressentis une douleur et une angoisse si violentes que nulle torture en ce monde ne peut leur être comparée. Enfin, mon grand-père conduisit près de moi le cheval que j'avais volé la veille au soir et s'écria :

– Et qu'est ceci ? Allez-y aussi fort que vous pouvez !

Telle fut la douleur dans tout mon corps que je ne puis la décrire; c'était tellement cruel, effroyable et épuisant ! Il me semblait qu'on me broyait tous les muscles et cette douleur épouvantable me suffoquait. Je sentis que si cette torture durait plus longtemps, je perdrais conscience. Mais le cheval lança un coup de pied et m'ouvrit la joue. Au moment où je reçus ce coup, je me réveillai; j'étais à la limite de l'horreur et je tremblais de tout mon corps. Je vis qu'il faisait déjà jour et que le soleil se levait. En portant la main à ma joue, je sentis que le sang coulait à flot; les parties de mon corps qui, dans mon rêve, étaient enterrées, étaient pour ainsi dire raidies et courbatures et pleines de fourmillements. Ma terreur était telle que j'eus peine à me lever et à rentrer chez moi. Ma joue me fit mal pendant longtemps. Regardez, vous pouvez y voir la cicatrice. Elle n'y était pas avant.

Depuis, la peur et l'horreur s'emparent souvent de moi au seul souvenir de ce que j'ai souffert dans ce rêve, et elles sont si fortes que je ne sais que faire de moi. Qui plus est, c'est devenu plus fréquent et, à la fin, j'ai commencé à avoir peur des gens et à me sentir honteux, comme si tout le monde connaissait mon passé malhonnête. J'ai perdu le goût de boire, de manger et de dormir, à cause de ce tourment. Je suis devenu une loque. J'ai bien songé à regagner mon régiment et à décharger mon cœur de tout. Peut-être Dieu me pardonnerait mes péchés si j'acceptais mon châtement. Mais j'ai eu peur et l'idée qu'on me ferait passer par les baguettes m'a découragé. Aussi, perdant patience, j'ai voulu me pendre. Mais la pensée m'est venue que, de toute manière, je ne vivrai plus bien longtemps; je mourrai bientôt, car j'ai perdu toutes mes forces. Et c'est pourquoi j'ai voulu retourner chez moi pour faire mes adieux et mourir. J'ai un neveu chez moi. Et je suis en route depuis six mois maintenant. Et tout le temps, la peine



et la peur m'accablent misérablement. Qu'en pensez-vous, mon ami ? Que me faut-il faire ? Vraiment, je suis presque à bout.

En entendant tout cela, je fus fort étonné et louai la sagesse et la bonté de Dieu en voyant par quels moyens elles atteignent un pécheur. Et je lui dis :

– Cher frère, pendant la durée de cette peur et de cette angoisse, il fallait prier Dieu. C'est le grand remède à toutes nos peines.

– Jamais de la vie ! me dit-il. Il me semblait que si je m'étais mis à prier, Dieu m'aurait détruit instantanément.

– C'est un non-sens, frère; c'est le diable qui te met de semblables idées en tête. Il n'y a pas de limite à la miséricorde de Dieu, il est compatissant pour le pécheur et son pardon est prompt pour tous ceux qui se repentent. Peut-être ne connais-tu pas la prière de Jésus : *Seigneur Jésus Christ, aie pitié de moi, pécheur ?* On la répète sans arrêt.

– Mais bien sûr, je connais cette prière. Je la récitais quelquefois pour garder mon courage quand je m'apprêtais à commettre un vol.

– Alors, écoute. Dieu ne t'a pas détruit quand tu étais sur le chemin d'une mauvaise action et que tu disais la prière. Le fera-t-il si tu te mets à prier sur la voie du repentir ? Tu vois bien que tes pensées viennent du diable. Crois-moi, cher frère, si tu veux dire la prière sans jamais te préoccuper des pensées, quelles qu'elles soient, qui te viennent à l'esprit, tu seras bien vite guéri. Toute peur et toute

inquiétude s'en iront et pour finir, tu seras tout à fait en paix. Tu deviendras un homme pieux et toutes les passions pécheresses te quitteront, je te l'assure, car j'en ai vu bien des exemples dans ma vie.

Je lui racontai ensuite plusieurs cas où s'était révélé le merveilleux pouvoir de la prière de Jésus sur les pécheurs. A la fin, je le persuadai de m'accompagner auprès de la Mère de Dieu de Pochaev, refuge des pécheurs, et d'y faire sa confession et sa communion avant de rentrer chez lui.

Mon soldat écouta tout cela attentivement, avec joie, à ce que je pus voir, et il accepta tout. Nous nous rendîmes ensemble à Pochaev, sous condition qu'aucun des deux n'adresserait la parole à l'autre, et que nous dirions la prière tout le temps. En silence, nous avons marché toute une journée. Le lendemain, il me dit qu'il se sentait beaucoup plus à l'aise, et il était clair que son esprit était plus calme qu'auparavant. Le troisième jour, nous atteignîmes Pochaev, et je l'exhortai encore à ne pas interrompre la prière de jour ou de nuit tant qu'il serait éveillé, l'assurant que le très saint nom de Jésus, insupportable pour nos ennemis spirituels, aurait le pouvoir de le sauver. Je lui lus dans la *Philocalie* que, bien que nous devons dire la prière à tous moments, il est

particulièrement nécessaire de la réciter avec le plus grand soin quand nous nous préparons à la communion.

C'est ce qu'il fit, puis il se confessa et communia. Bien que de temps à autre ses anciennes pensées soient revenues le tourmenter, il n'a pas eu de peine à les dissiper par la prière de Jésus. Le dimanche, pour pouvoir se lever plus facilement pour matines, il se coucha plus tôt en continuant la prière de Jésus. Je restai assis dans mon coin, lisant ma *Philocalie* à la lueur d'une chandelle. Une heure s'écoula; il s'endormit et je me mis à la prière. Soudain, vingt minutes plus tard environ, il sursauta et s'éveilla, sauta vite de son lit, accourut tout en larmes vers moi et, transporté de bonheur, il me dit :

– Ah, frère, si tu savais ce que je viens de voir ! Quelle paix, quelle joie ! Je crois que Dieu est miséricordieux pour les pécheurs et ne les tourmente pas. Gloire à toi, Seigneur, gloire à toi !

Surpris et heureux, je le priai de me raconter exactement ce qui lui était arrivé.

– Eh bien voici, dit-il. A peine endormi, je me retrouvai dans cette prairie où l'on m'a torturé. Tout d'abord je fus terrifié, mais je vis qu'au lieu d'un nuage le soleil resplendissait, se levait, et qu'une lumière splendide brillait sur toute la prairie. Je vis de belles fleurs et de l'herbe. Et soudain mon grand-père vint à moi, plus beau que jamais, et il me salua aimablement. Il me dit : «Va à Jitomir, à l'église Saint-Georges. L'Église te prendra sous sa protection. Passes-y le reste de ta vie et prie sans cesse. Dieu sera pour toi plein de faveur.» En disant cela, il fit sur moi le signe de la croix et disparut. Je ne puis vous dire le bonheur que j'ai ressenti : c'est comme si un fardeau m'avait été enlevé des épaules et comme si je m'étais envolé au ciel. C'est là que je me suis éveillé, apaisé dans mon esprit et mon cœur, si plein de joie que je ne savais plus quoi faire. Que dois-je faire à présent ? Je vais partir tout de suite pour Jitomir, comme me l'a dit mon grand-père. Ce sera facile, avec la prière.

– Un instant, cher frère. Comment peux-tu partir au milieu de la nuit ? Reste pour les matines, dis tes prières et puis pars avec Dieu.

Nous ne nous sommes pas endormis après cette conversation. Nous sommes allés à l'église; il resta pour toutes les matines, priant sincèrement avec des larmes, et dit qu'il se sentait en paix, qu'il continuerait avec joie la prière de Jésus. A la Liturgie, il reçut la communion et quand il eut pris quelque nourriture, je l'accompagnai jusqu'à la route de Jitomir, où nous nous sommes séparés avec des larmes de joie.

Alors je me mis à penser à mes propres affaires. Où aller maintenant ? Je décidai finalement de revenir à Kiev. Les sages enseignements de mon prêtre m'y attiraient et, de plus, si je restais avec lui, il trouverait peut-être quelque ami du Christ et des hommes qui me mettrait sur la route de Jérusalem ou tout au moins du mont Athos. Je demeurai une semaine de plus à Pochaev, passant mon temps à me rappeler tous les enseignements reçus pendant ce voyage et à prendre des notes sur un certain nombre de choses utiles. Puis je me préparai pour le voyage, je mis ma besace et me rendis à l'église pour me recommander à la Mère de Dieu. Après la liturgie, je dis mes prières et fus prêt pour le départ. Je me tenais debout au fond de l'église quand un homme entra, non pas très richement vêtu, mais pourtant, de toute évidence, quelqu'un de la noblesse, et il me demanda où l'on vendait des cierges. Je le lui montrai. A la fin de la liturgie donc, je restai à prier à l'autel de l'empreinte. Quand j'eus terminé mes prières, je me mis en route. A quelque distance de là, le long de la rue, je vis dans une maison une fenêtre ouverte à laquelle un homme lisait un livre. Mon chemin vint à passer juste devant cette fenêtre et je vis que l'homme était celui qui m'avait questionné pour les cierges dans l'église. Je levai mon chapeau au passage et, quand il me vit, il me fit signe de venir et dit :

– Je suppose que vous êtes pèlerin ?

– Oui, répondis-je.

Il me pria d'entrer, et voulut savoir qui j'étais et où j'allais. Je lui dis tout ce qui me concernait, sans rien cacher. Il m'offrit le thé et se mit à me parler.

– Écoute, mon petit pigeon. Je te conseillerais d'aller au monastère Solovetsky, dans une des îles Solovets, dans la mer Blanche. Il y a là un site très paisible et très retiré, appelé Anzersky. C'est une sorte de second Athos, et chacun y est le bienvenu. Le noviciat y consiste seulement en ceci : lire à tour de rôle le psautier dans l'église quatre heures sur vingt-quatre. J'y vais moi-même, et j'ai fait vœu d'y aller à pied. Nous pourrions nous y rendre ensemble. Ce serait plus sûr avec toi; on dit que c'est une route très solitaire. D'autre part, j'ai de l'argent et je pourrais assurer ta subsistance pendant le voyage. Je te proposerais ces conditions : nous marcherions à une vingtaine de pas l'un de l'autre; ainsi nous ne nous gênerions pas, et nous pourrions lire ou méditer tout au long du chemin. Réfléchis, frère, et accepte, je t'en prie; cela en vaut la peine.

Je pris cette invitation inattendue comme un signe que m'envoyait la Mère de Dieu à qui j'avais demandé de m'enseigner la voie de la béatitude. Et sans y réfléchir davantage, j'acceptai. Le lendemain, nous partîmes. Trois jours durant, nous fîmes route, comme convenu, l'un derrière l'autre. Il lut un livre tout le temps, un livre qui ne quittait sa main ni de jour ni de nuit; et par moments il méditait. Enfin nous arrivâmes en un lieu où nous fîmes halte pour dîner. Il prit sa nourriture, son livre ouvert devant lui et sans le quitter des yeux. Je vis que ce livre était un exemplaire des Évangiles, et lui dis :

– Puis-je me permettre, monsieur, de vous demander pourquoi vous gardez nuit et jour les Évangiles à la main, pourquoi vous les tenez et les portez toujours avec vous ?

– Parce que, répondit-il, d'eux et d'eux seuls j'apprends sans cesse.

– Et qu'apprenez-vous ? continuai-je.

– La vie chrétienne, qui se résume dans la prière. Je considère que la prière est le moyen du salut le plus important et le plus nécessaire, et le devoir premier de tout chrétien. La prière est le premier pas dans la vie spirituelle, c'en est aussi le couronnement, et c'est pourquoi l'Évangile nous ordonne la prière perpétuelle. Aux autres actes de piété, un temps propre est dévolu, mais pour la prière il n'y a pas de temps inopportun. Sans prière, il est impossible de faire quelque bien que ce soit, et sans les Évangiles, on ne peut apprendre convenablement à prier. Dès lors, tous ceux qui ont atteint le salut par la voie de la vie intérieure, les saints prédicateurs du Verbe de Dieu, comme aussi les ermites et les reclus, et véritablement tous les chrétiens craignant Dieu ont reçu leur enseignement de leur constante et inlassable occupation dans les profondeurs de la Parole de Dieu et de la lecture de l'Évangile. Beaucoup d'entre eux avaient sans cesse les Évangiles à la main, et dans leur enseignement sur le salut donnaient ce conseil : «Asseyez-vous dans le silence de votre cellule, lisez l'Évangile et relisez-le.» Voilà donc la raison pour laquelle je m'attache à l'Évangile exclusivement.

Son raisonnement me plut fort, ainsi que son ardeur à la prière. Je lui demandai ensuite dans quel Évangile en particulier il trouvait des enseignements sur la prière.

– Dans les quatre indifféremment, répondit-il, dans le Nouveau Testament tout entier, en le lisant dans l'ordre. Je le lis depuis longtemps en me pénétrant de son sens, et cela m'a montré qu'il y a une gradation et une chaîne régulière d'enseignements sur la prière dans le saint Évangile, à partir du premier Évangile et régulièrement jusqu'à la fin, suivant une méthode. Par exemple : tout au commencement se trouve la préparation ou l'introduction à l'étude de la prière, ensuite sa forme ou son expression extérieure en paroles. Plus loin, nous trouvons les conditions nécessaires pour offrir la prière, et les moyens de l'apprendre, avec des exemples; et finalement l'enseignement secret de la prière intérieure et spirituelle constante du nom de Jésus Christ, qui est représentée comme plus élevée et plus salutaire que la prière extérieure. Puis vient sa nécessité, son fruit béni, et ainsi de suite. En un mot, on trouve dans l'Évangile une connaissance complète et détaillée sur la pratique de la prière en un ordre ou une suite méthodique, du début à la fin.

Cette réponse me décida à lui demander de me montrer cela en détail. Je lui dis alors :

– Comme j'aime entendre parler de la prière plus que de toute autre chose, je serais vraiment très heureux de voir cette chaîne secrète d'enseignements sur la prière dans tous ses détails. Pour l'amour de Dieu, montrez-moi tout cela dans l'Évangile même.

Il accepta volontiers et dit :

– Ouvre ton Évangile; regarde-le et note ce que je te dis. Et il me donna un crayon.

– Sois assez bon pour regarder ces notes que j'ai prises. Maintenant, dit-il, regarde tout d'abord dans l'Évangile de saint Matthieu, au sixième chapitre, et lis du cinquième au neuvième verset. Tu vois que nous avons ici la préparation ou l'introduction, enseignant que ce n'est pas par vanité et tapageusement, mais en un lieu solitaire et dans le calme qu'il faut se mettre à la prière; qu'il faut prier seulement pour le pardon des péchés et la communion avec Dieu, sans ajouter quantité de demandes inutiles sur diverses choses temporelles, comme le font les païens. Puis, poursuis la lecture du même chapitre, lis du neuvième au quatorzième verset : nous y trouvons la forme de la prière c'est-à-dire en quels termes elle doit être exprimée. Tu y vois, réunis avec beaucoup de sagesse, tous les éléments nécessaires et désirables pour notre vie. Après cela, continue à lire les quatorzième et quinzième versets du même chapitre, et tu verras les conditions nécessaires pour l'efficacité de la prière. Car si nous ne pardonnons pas à ceux qui nous ont fait du tort, Dieu ne nous pardonnera pas nos péchés. Passe maintenant au septième chapitre, et tu trouveras dans les septième et neuvième versets comment obtenir le fruit de la prière, espérer audacieusement – «demande», «cherche», «frappe». Ces expressions fortes décrivent la fréquence de la prière et l'urgence à la pratiquer, de telle sorte que la prière non seulement accompagne toutes les actions, mais les précède. C'est là la qualité essentielle de la

prière. Tu en verras une illustration dans le quatorzième chapitre de saint Marc, du trente-deuxième au quarantième verset, où Jésus Christ lui-même répète fréquemment les mêmes formules de prière. Saint Luc, chapitre onze, versets cinq à quatorze, donne un exemple semblable de prière répétée dans la parabole de l'ami de minuit et dans la requête répétée de la veuve importune (Lc 18,1), illustrant le commandement de Jésus Christ que nous devons prier toujours, en tout temps et en tout lieu, et ne pas nous abandonner au découragement, c'est-à-dire à la paresse.

Après cet enseignement détaillé, c'est dans l'Évangile de saint Jean que nous est donné l'enseignement essentiel sur la prière secrète et intérieure du cœur. En premier lieu, il nous est donné dans le profond récit de l'entretien du Christ avec la Samaritaine, où nous est révélée l'adoration intérieure en esprit et en vérité, que Dieu désire et qui est la vraie prière perpétuelle, comme une eau vive jaillissant dans la vie éternelle (Jn 4,5-25). Plus loin, dans le quinzième chapitre, versets quatre à huit, nous sont décrites avec encore plus de précision la puissance, les possibilités et la nécessité de la prière intérieure – c'est-à-dire de l'attention de l'esprit au Christ, au souvenir incessant de Dieu. Enfin, lis les versets vingt-trois à vingt-cinq dans le seizième chapitre du même Évangile. Vois quel mystère nous y est révélé. Tu remarques que la prière du nom de Jésus Christ, connue sous le nom de prière de Jésus – c'est-à-dire *Seigneur Jésus Christ, aie pitié de moi* –, fréquemment répétée, a le plus grand pouvoir et très facilement ouvre le cœur et le sanctifie. On peut le remarquer très clairement dans le cas des apôtres qui avaient été les disciples de Jésus pendant une année entière, et avaient déjà reçu de lui l'oraison dominicale, c'est-à-dire le *Notre Père*; et c'est par eux que nous le connaissons. Pourtant, à la fin de sa vie terrestre, Jésus Christ leur révéla le mystère qui manquait encore dans leur prière. Pour que celle-ci pût faire un pas décisif en avant, il leur dit : *Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. Je vous le dis en vérité, tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donnera.* Et c'est ce qui est arrivé pour eux. Et lorsque les apôtres eurent appris à prier au nom de Jésus, combien de merveilles ils ont accomplies, et quelle abondante lumière leur fut prodiguée ! Maintenant, vois-tu l'enchaînement, la plénitude de l'enseignement sur la prière disposé avec tant de sagesse dans le saint Évangile ? Et si tu continues ensuite par la lecture des Épîtres, tu y trouves aussi le même enseignement progressif.

Pour compléter les notes que je t'ai déjà données, je vais t'indiquer plusieurs passages qui illustrent les qualités de la prière. Ainsi, dans les Actes, la pratique en est décrite – c'est-à-dire le diligent et constant exercice de la prière par les premiers chrétiens, qui furent illuminés par leur foi en Jésus Christ (Ac 4,31). Les fruits de la prière nous sont indiqués, les résultats de la prière constante, c'est-à-dire l'effusion du saint Esprit et ses dons à ceux qui le prient. Tu verras quelque chose de semblable au chapitre seizième, versets vingt-cinq et vingt-six. Ensuite, suis dans l'ordre les Épîtres et tu verras :

1) combien la prière est nécessaire en toutes circonstances (Jc 5,13-16); 2) comment le saint Esprit nous aide à prier (Jude 20-21 et Rm 8,26); 3) comment nous devons tous prier en esprit (Ep 6,18); 4) combien le calme et la paix intérieure sont nécessaires à la prière (Ph 4,6-7); 5) combien il est nécessaire de prier sans cesse (I Th 5,17); 6) et enfin nous observons qu'on ne doit pas prier pour soi seulement, mais aussi pour tous les hommes (I Tm 2,1-5).

Ainsi, en consacrant beaucoup de temps, avec grand soin, à découvrir leur signification, nous pouvons trouver encore bien d'autres révélations de la science secrète cachée dans la Parole de Dieu, et qui nous échappent si nous ne la lisons que rarement ou hâtivement.

Remarques-tu, après ce que je viens de te montrer, avec quelle sagesse et quelle méthode le Nouveau Testament révèle l'enseignement de notre Seigneur Jésus Christ sur la question que nous venons d'examiner ? En quelle merveilleuse suite elle est exposée chez les quatre évangélistes ? C'est donc ainsi : dans saint Matthieu, nous voyons la préparation, l'introduction à la prière, la vraie force de la prière, ses conditions, et ainsi de suite. Plus loin, dans saint Marc, nous trouvons des exemples, dans saint Luc des paraboles, et dans saint Jean la pratique secrète de la prière intérieure, bien qu'elle se trouve aussi chez les quatre évangélistes avec plus ou moins de détails. Les Actes nous décrivent la pratique de la prière et ses résultats; dans les Épîtres apostoliques et dans l'Apocalypse elle-même, nous trouvons de nombreux aspects de l'acte de prière. Et voilà la raison pour laquelle les Évangiles seuls me sont un maître suffisant sur tous les chemins du salut.

Pendant tout le temps où il me montrait cela et m'enseignait, je notais dans les Évangiles, dans ma Bible, tous les endroits qu'il m'indiquait. Cela me parut fort remarquable et instructif, et je le remerciai beaucoup. Puis nous avons continué notre route en silence pendant environ cinq jours. MQ!! compagnon commença à souffrir violemment de!; pieds, sans doute parce qu'il n'était pas habitué à marcher constamment. Aussi loua-t-il une charrette et une paire de chevaux et me

prit-il avec lui. C'est ainsi que nous sommes parvenus dans le voisinage où nous sommes restés trois jours, pour pouvoir, une fois reposés, partir tout de suite pour Anzersky où il désire vivement se rendre.

Le starets : Ton ami est splendide. A en juger par sa piété, il doit être très instruit. J'aimerais le voir.

Le pèlerin : Nous sommes ensemble. Je vous l'amènerai demain. Il se fait tard. Adieu.

Sixième récit

Le pèlerin : Comme je vous l'ai promis hier, j'ai demandé à mon vénérable compagnon de route, qui m'a fait la faveur de ses entretiens spirituels, et que vous vouliez voir, de m'accompagner ici.

Le starets : Il sera très agréable pour moi, et aussi, je l'espère, pour mes vénérables visiteurs, de vous voir tous deux et d'avoir l'avantage d'entendre le récit de vos expériences. J'ai avec moi ici un vénérable moine que voici et un prêtre fort pieux que voici. Et la ou deux ou trois sont réunis au nom de Jésus Christ, il a promis d'y être lui-même. Or maintenant nous sommes ici cinq en son nom, aussi daignera-t-il sans doute nous bénir d'autant plus abondamment. L'histoire que votre compagnon de route m'a racontée hier soir, cher frère, au sujet de votre ardent attachement au saint Évangile, est très remarquable et instructive. Il serait intéressant de savoir de quelle façon ce secret béni vous a été révélé.

Le professeur : Dieu plein d'amour, qui désire que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité, me l'a révélé, dans sa bonté, d'une façon merveilleuse et sans aucune intervention humaine. Pendant cinq ans je fus professeur et menai une vie mélancolique et dispersée, captivée par la vaine philosophie du monde, et non selon le Christ. J'aurais peut-être péri tout à fait si je n'avais pas été soutenu dans une certaine mesure par le fait que je vivais avec ma très pieuse mère et ma sœur, jeune femme d'esprit mûr. Un jour que je flânais sur une promenade publique, je fis la connaissance d'un excellent jeune homme qui me dit être français et étudiant, arrivé depuis peu de Paris, et qui était à la recherche d'une place de précepteur. Son haut degré de culture m'enchantait et, comme il était étranger en ce pays, je l'invitai chez moi et nous sommes devenus amis. Pendant deux mois, il vint me voir fréquemment. Nous nous promenions quelquefois ensemble, nous nous amusions et allions ensemble en des compagnies dont je vous laisse supposer l'immoralité.

Un jour, il vint me voir avec une invitation de cette sorte; et pour me persuader plus vite, il se mit à louer la particulière gaieté et l'agrément de la compagnie à laquelle il me conviait. Quand il eut parlé un court moment, il me demanda soudain de sortir avec lui de mon cabinet de travail où nous nous trouvions, et de nous asseoir au salon. Cela me parut très étrange; je lui dis que jamais auparavant je n'avais remarqué de sa part aucune réticence à demeurer dans mon bureau, et je lui demandai ce qu'il en était maintenant. J'ajoutai que le salon était à côté de la pièce occupée par ma mère et ma soeur, et qu'il serait inconvenant d'y poursuivre cette sorte de conversation. Il insista sous divers prétextes, et enfin avoua très ouvertement ceci : «Parmi ces livres sur vos rayons, là, il y a un exemplaire des Évangiles; j'ai un tel respect pour ce livre que j'éprouve une certaine gêne à parler de nos affaires douteuses en sa présence. Enlevez-le d'ici, que nous puissions parler librement.» Frivole, je souris à ces mots. Sortant l'Évangile du rayon, je lui dis : «Il y a longtemps que vous auriez dû me le dire.» Je le lui tendis en disant : «Eh bien, prenez-le vous-même et déposez-le quelque part dans la pièce.» Je ne l'avais pas plus tôt touché avec les Évangiles qu'il se mit à trembler et à l'instant même, *disparut*.

Cela me stupéfia tellement que, de frayeur, je tombai sans connaissance. En entendant le bruit, la maisonnée accourut et, pendant plus d'une demi-heure, il leur fut impossible de me ranimer. Quand enfin je revins à moi, j'étais effrayé et tremblant, je me sentais complètement bouleversé, mes mains et mes pieds étaient insensibles et je ne pouvais pas les mouvoir. Le médecin appelé diagnostiqua une paralysie à la suite d'un choc ou d'une frayeur violente. Je fus immobilisé pendant une année entière après cet incident, et malgré les soins les plus diligents de plusieurs médecins, je n'obtins pas la moindre amélioration, de sorte qu'en raison de ma maladie il me fallut renoncer à ma situation. Ma mère, qui se faisait vieille, mourut à cette époque, ma soeur se préparait à prendre le voile, et tout cela aggrava d'autant plus ma maladie. Je n'eus qu'une seule consolation pendant cette période, ce fut de lire l'Évangile, que mes mains ne quittèrent jamais depuis le commencement de ma maladie. C'était une sorte de preuve de l'événement fantastique qui m'était arrivé.

Un jour, un anachorète inconnu vint me voir. Il faisait une quête pour son monastère. Il me parla d'une manière très persuasive, il me dit qu'il ne fallait pas compter seulement sur les remèdes, qui ne pouvaient m'apporter de soulagement sans l'aide de Dieu, et qu'il me fallait prier Dieu et prier diligemment pour cette chose précise, car la prière est le plus puissant moyen de guérir tous les maux, tant corporels que spirituels.

– Comment voulez-vous que je prie dans cette situation, quand je n'ai pas la force de faire le moindre geste de vénération, ni même de lever la main pour me signer ? lui répondis-je dans ma perplexité.

Il me répondit :

– Priez à tout prix, priez d'une manière ou d'une autre.

Mais il n'alla pas plus loin, ni ne m'expliqua réellement comment prier. Quand mon visiteur m'eut quitté, je commençai presque involontairement à penser à la prière, à son pouvoir et à ses effets, rappelant à mon esprit l'instruction religieuse que j'avais reçue longtemps auparavant, quand j'étais encore étudiant. Cela m'occupa avec douceur, renouvela mes connaissances des sujets religieux et me réchauffa le cœur. En même temps, je commençai à sentir un certain soulagement dans mon état. Comme le livre des Évangiles était continuellement avec moi, tant était grande ma foi en lui à la suite du miracle, comme je me rappelais aussi que tout l'exposé sur la prière que j'avais entendu dans les cours était fondé sur le texte de l'Évangile, je pensai que la meilleure chose à faire serait une étude de la prière et de la spiritualité chrétienne d'après le seul enseignement de l'Évangile. En travaillant à recueillir le sens, j'y puisai comme à une source abondante et j'y trouvai une méthode complète de la vie spirituelle et de la vraie prière intérieure. Je remarquai avec ferveur les passages relatifs à ce sujet, et depuis ce jour j'ai essayé avec zèle d'apprendre cet enseignement divin et, de toute ma force mais non sans peine, de le mettre en pratique.

Tandis que j'étais occupé de cette façon, ma santé s'améliora peu à peu et je finis par me rétablir complètement, comme vous pouvez le constater. Je vivais encore seul et je décidai, pour remercier Dieu de sa paternelle bonté, à laquelle je devais le rétablissement de ma santé et l'illumination de mon esprit, de suivre l'exemple de ma soeur et le penchant de mon cœur et de me consacrer à la vie solitaire, pour pouvoir sans empêchement recevoir et faire miennes ces paroles de vie éternelle que me donnait le Verbe de Dieu. Me voici donc à présent, je vais vers le skite écarté appelé Anzersky, près du monastère Solovetsky dans la mer Blanche. J'ai entendu dire de bonne source que c'est un endroit très indiqué pour la vie contemplative. Je dois vous dire encore ceci : le saint Évangile me donne de nombreuses consolations durant ce voyage, répand une abondante lumière dans mon esprit ignorant et réchauffe mon cœur froid. Mais le fait est qu'en dépit de tout, je reconnais franchement ma faiblesse et admetts volontiers que les conditions requises pour accomplir le travail spirituel et pour atteindre le salut, la nécessité du renoncement total à soi-même, le dépouillement et l'humilité que l'Évangile exige, m'effraient par leur grandeur même et à cause de la faiblesse de mon cœur. Si bien que je me trouve maintenant entre espoir et désespoir. Je ne sais ce qu'il adviendra de moi dans l'avenir.

Le moine : Avec une preuve si évidente de la miséricorde de Dieu et en raison de votre éducation, il serait impardonnable non seulement de donner prise au découragement, mais même d'admettre dans votre âme l'ombre d'un doute sur la protection et l'aide, de Dieu. Savez-vous ce que Chrysostome, l'illuminé de Dieu, dit à ce propos ? «Nul ne devrait être découragé, enseigne-t-il, et donner la fausse impression que les préceptes de l'Évangile sont impossibles et impraticables. Dieu qui a prédestiné l'homme au salut n'a pas, de toute évidence, imposé des commandements que l'homme devrait transgresser à cause de leur caractère impraticable – non, mais bien pour que, par leur sainteté et leur nécessité pour une vie véritable, ils puissent être une bénédiction pour nous, dans cette vie comme dans l'éternité.» Bien entendu, l'accomplissement régulier et inflexible des commandements de Dieu est extraordinairement difficile pour notre nature déchue, et c'est pourquoi le salut n'est pas facile à atteindre, mais ce même Verbe de Dieu qui impose les commandements offre aussi les moyens, non seulement de les accomplir aisément, mais aussi d'y trouver de la satisfaction. Si cela est dissimulé à première vue derrière un voile de mystère, c'est naturellement pour que nous ayons plus d'humilité et pour nous conduire plus facilement à l'union avec Dieu en nous indiquant le recours direct à lui dans la prière et l'appel à son aide paternelle. C'est là que se trouve le secret du salut, et non dans le secours de nos propres efforts.

Le pèlerin : Que j'aimerais, faible et impuissant comme je suis, obtenir de connaître le secret pour que je puisse, dans une certaine mesure au moins, redresser ma vie indolente, pour la gloire de Dieu et mon propre salut.

Le moine : Le secret vous est connu, cher frère, par votre livre, la *Philocalie*. Il se trouve dans cette prière incessante dont vous avez fait une étude si résolue et dans laquelle vous avez mis tant de zèle et trouvé tant de satisfaction.

Le pèlerin : Je me jette à vos pieds, mon Père. Pour l'amour de Dieu, faites-moi entendre de vos lèvres quelque chose pour mon bien, sur ce mystère salvateur de la sainte prière dont je languis d'entendre parler plus que de toute autre chose, et sur laquelle j'aime beaucoup lire des commentaires, pour donner force et consolation à mon âme pécheresse.

Le moine : Je ne puis satisfaire votre désir avec mes propres réflexions sur ce grave sujet parce que je n'en ai eu moi-même que fort peu d'expérience. Mais je possède des notes très clairement rédigées par un auteur spirituel et concernant précisément cette question. Si vos amis y consentent, je vais les chercher tout de suite et, avec votre permission, vous les lire à tous.

Tous : Ayez donc cette bonté, Père; nous cachez pas une science si salutaire.

Le moine :

LE SECRET DU SALUT, RÉVÉLÉ PAR LA PRIÈRE PERPÉTUELLE

Comment être sauvé ? Cette pieuse question se pose naturellement à l'esprit de tout chrétien qui se rend compte des blessures et de la déchéance de la nature humaine, mais aussi de ce qui lui reste de son penchant originel pour la vérité et la vertu. Quiconque a la moindre foi en l'immortalité et en un accomplissement dans la vie à venir est involontairement appelé à penser : «Comment puis-je être sauvé ?» Quand il essaie de trouver une réponse à ce problème, il s'adresse aux sages et aux savants. Puis, sous leur direction, il lit des ouvrages écrits sur ce sujet par des auteurs spirituels et se met à suivre inflexiblement les règles qu'il a entendues et lues. Dans toutes ces instructions, il trouve constamment posées, comme conditions nécessaires du salut, la vie dans la foi et des luttes héroïques contre soi-même qui doivent aboutir à un retournement décisif. Tout cela doit le conduire à faire les œuvres de la foi, à accomplir constamment les commandements du Christ, et à témoigner ainsi d'une foi ferme et inébranlable. De plus, on lui enseigne que toutes ces conditions du salut doivent nécessairement être remplies dans l'humilité la plus profonde et associées les unes avec les autres. Car toutes les vertus dépendent les unes des autres, et doivent par conséquent se fortifier mutuellement, se compléter, et l'une encourager l'autre, de la même façon que les rayons du soleil ne révèlent leur force et n'allument une flamme que s'ils sont concentrés en un seul point par une loupe. Autrement, «celui qui est infidèle dans les petites choses le sera aussi dans les grandes».

En outre, pour implanter en lui la plus forte exigence de cette vertu complexe et unifiée, il entend les plus hautes louanges sur la beauté de la vertu, il écoute dénoncer la désagrégation et la misère du vice. Tout cela est gravé dans son esprit par les promesses véridiques de récompenses grandioses ou de punitions atroces dans la vie à venir. Tel est le caractère de la prédication dans les temps modernes. Guidé de cette manière, l'homme qui désire ardemment le salut s'apprête avec joie à exécuter ce qu'il a appris et à expérimenter ce qu'il a lu et entendu. Mais hélas ! Dès le premier pas, il s'aperçoit qu'il lui est impossible d'accomplir ses intentions. Il voit d'avance, et même constate à l'essai, que sa nature endommagée et affaiblie l'emporte sur les convictions de son esprit, que sa liberté est asservie, que ses propensions sont perverties, et que sa force spirituelle n'est que faiblesse. Une pensée lui vient alors naturellement : ne se trouve-t-il pas quelque moyen qui lui permettrait d'accomplir ce que la loi de Dieu requiert de lui, ce que demande la piété chrétienne, et que tous ceux qui ont atteint le salut et la sainteté ont utilisé ? En conséquence, et pour concilier en lui les exigences de sa conscience et son manque de force à les accomplir, il en appelle à nouveau aux prédicateurs du salut en posant la question : «Comment faire mon salut ? Comment justifier mon incapacité à remplir ces conditions ? Et ceux qui m'ont prêché tout ce que j'ai appris sont-ils eux-mêmes assez forts pour le mettre inflexiblement en pratique ?»

– Demandez à Dieu. Priez Dieu. Priez pour obtenir son aide.

«Alors, est-ce qu'il n'aurait pas été plus profitable, conclut le chercheur, aussi bien au commencement que par la suite, d'étudier la prière, qui seule donne la force d'accomplir tout ce que demande la vie spirituelle ?» Et il s'adonne à l'étude de la prière : il lit, il médite, il étudie les enseignements de ceux qui ont écrit sur ce sujet. En vérité, il trouve chez eux beaucoup de lumineuses pensées, beaucoup de profondes connaissances et des paroles d'un grand pouvoir. L'un traite magnifiquement de la nécessité de la prière, un autre écrit sur son pouvoir, sur son effet bénéfique – sur la prière en tant que devoir, ou sur le fail qu'elle exige le zèle, l'attention, la chaleur du cœur, la pureté de l'esprit, la réconciliation avec les ennemis, l'humilité, la contrition, et autres conditions nécessaires. Mais qu'est-ce en soi que la prière ? Comment fait-on réellement pour prier ? Il est très rare de trouver à ces questions primordiales et très urgentes une réponse précise que chacun puisse comprendre. Si bien que celui qui s'enquiert ardemment de la prière

est encore laissé devant le voile du mystère. Ce qu'il a lu, en général, ne lui fait connaître qu'un aspect de la prière qui, bien que pieux, reste extérieur, et il parvient à la conclusion que la prière, c'est aller à l'église, se signer, s'incliner, se prosterner, lire des psaumes, des canons et des acathistes. Voilà l'idée que se font le plus souvent de la prière ceux qui ne connaissent pas les écrits des saints Pères sur la prière intérieure et l'action contemplative.

A la longue, pourtant, le chercheur finit par trouver un livre appelé la *Philocalie*, où vingt-cinq Pères très sages exposent, sous une forme accessible, la connaissance scientifique de la vérité et l'essence de la prière du cœur. Cela commence à ôter le voile qui cachait le secret du salut et de la prière. Il voit que réellement prier veut dire diriger sans relâche sa pensée et son attention sur la mémoire de Dieu, marcher en sa présence, éveiller en soi son amour en pensant à lui, et associer le nom de Dieu à sa respiration et aux battements de son cœur. Il est guidé en tout cela par l'invocation avec les lèvres du très saint nom de Jésus Christ, ou par la récitation de la prière de Jésus en tout temps et en tout lieu et pendant toute occupation, sans arrêt. Ces lumineuses vérités, en éclairant l'esprit du chercheur et en lui ouvrant la voie de l'étude et de l'accomplissement de la prière, l'aident à poursuivre tout de suite la mise en pratique de ces sages enseignements. Néanmoins, quand il fait ses premières tentatives, il est encore aux prises avec bien des difficultés jusqu'à ce qu'un maître expérimenté lui montre (dans le même livre) toute la vérité – c'est-à-dire que seule la prière incessante est efficace, tant pour parfaire la prière intérieure que pour le salut de l'âme. C'est la fréquence de la prière qui fonde toute la méthode de l'activité salvatrice. Comme Siméon le Nouveau Théologien le dit : «Celui qui prie sans cesse fait la synthèse de tout bien dans cette seule chose.» Aussi, pour exposer cette vérité dans toute sa plénitude, le maître la développe de la façon suivante :

Pour le salut de l'âme, la vraie foi est avant tout nécessaire. La sainte Écriture dit : *Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu* (Heb 11,6). Celui qui n'a pas la foi sera jugé. Mais dans les mêmes Écritures, on peut voir que l'homme ne peut lui-même faire naître en lui la foi, pas même de la grosseur d'un grain de moutarde; que la foi ne vient pas de nous, puisqu'elle est le don de Dieu; que la foi est un don spirituel. Elle est donnée par le saint Esprit. S'il en est ainsi, que faut-il faire ? Comment concilier le besoin de foi de l'homme avec l'impossibilité de la provoquer humainement ? Le moyen de le faire est révélé dans les mêmes Écritures : *Demandez et on vous donnera*. Les apôtres ne pouvaient pas d'eux-mêmes susciter en eux la perfection de la foi, mais ils prièrent Jésus Christ, disant : *Seigneur, augmente notre foi*. Voilà comment on obtient la foi; cet exemple montre qu'on accède à la foi par la prière.

Pour le salut de l'âme, à côté de la vraie foi, il faut aussi les bonnes œuvres, car *la foi sans les œuvres est morte*. L'homme sera jugé sur ses œuvres et non sur sa foi seule. *Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements: ne tue pas; ne commets pas d'adultère; ne vole pas; ne porte pas de faux témoignage; honore ton père et ta mère; aime ton prochain comme toi-même*. Et il importe de garder tous ces commandements à la fois, car *quiconque observe toute la Loi mais transgresse un seul commandement est coupable en tous* (Jac 2,10). C'est ce qu'enseigne l'apôtre Jacques. Et l'apôtre Paul, décrivant la faiblesse humaine, dit (Rm 3,20) : *Nulle chair ne sera justifiée par les œuvres de la Loi. Car nous savons que la Loi est spirituelle; mais je suis charnel, livré au péché... Car la volonté est présente en moi, mais je ne trouve pas comment faire ce qui est bien. Et le mal que je ne voudrais pas faire, je le fais. Par la pensée, je me soumetts à la Loi de Dieu; mais par la chair, à la loi du péché* (Rm 7).

Comment accomplir les œuvres prescrites par la Loi de Dieu, quand l'homme est sans force et n'a nul pouvoir de garder les commandements ? Il n'a nulle possibilité de le faire, jusqu'à ce qu'il le demande, jusqu'à ce qu'il prie pour l'obtenir. *Vous n'avez pas parce que vous ne demandez pas* (Jc 4,2); telle est la raison que donne l'Apôtre. Et Jésus Christ lui même dit : *Sans moi vous ne pouvez rien faire*. Et pour ce qui est d'agir avec lui, voici son enseignement : *Demeurez en moi comme moi je demeure en vous; celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là portera des fruits en abondance*. Mais être en lui veut dire sentir il continuellement sa présence, invoquer continuellement son nom. *Si vous me demandez quelque chose en mon nom, je vous l'accorderai*. Ainsi la possibilité de faire le bien est donnée par la prière elle-même. On en trouve un exemple chez l'apôtre Paul lui-même : trois fois il pria pour vaincre la tentation, fléchissant le genou devant Dieu le Père pour qu'il lui donnât force dans l'homme intérieur, et il lui fut alors ordonné par-dessus tout de prier, et de prier continuellement, à tout propos.

De ce qui vient d'être dit, il suit que tout le salut de l'homme dépend de la prière, et c'est pourquoi elle est primordiale et nécessaire, car c'est par elle que la foi est vivifiée et que les bonnes œuvres s'accomplissent. En un mot, avec la prière tout progresse avec succès; sans la

prière, on ne peut faire aucun acte de piété chrétienne. Ainsi, l'exigence que notre vie soit offerte sans cesse et toujours relève exclusivement de la prière. Pour les autres vertus, chacune d'elles a son temps propre; mais dans le cas de la prière, on nous demande une action ininterrompue : *Priez sans cesse*. Il est juste et opportun de prier toujours, de prier partout.

La vraie prière a ses conditions. Elle doit être offerte avec un esprit et un cœur purs, avec un zèle ardent, une étroite attention, avec crainte et respect, et avec l'humilité la plus profonde. Mais quelle personne consciencieuse n'admettra pas qu'elle est loin de remplir ces conditions, et qu'elle offre sa prière plus par nécessité, par contrainte sur soi-même que par inclination, délectation et amour de la prière ? A ce sujet aussi, l'Écriture sainte dit qu'il n'est pas dans le pouvoir de l'homme de garder *son* esprit inébranlable, de le purifier des pensées mauvaises, car *les pensées de l'homme sont mauvaises dès sa jeunesse*, et que Dieu seul nous donne un autre cœur et un esprit nouveau, *car le vouloir et le faire sont de Dieu*. L'Apôtre Paul dit lui-même : *Mon esprit (c'est-à-dire ma voix) est en prière, mais mon intelligence reste stérile* (I Co 14,14). *Nous ne savons pas ce qu'il faut demander dans nos prières* (Rm 8,26), affirme-t-il encore. Il en résulte que nous sommes incapables par nous-mêmes d'offrir la véritable prière. Nous ne pouvons, dans nos prières, manifester les propriétés essentielles de la vraie prière.

Si telle est l'impuissance de tout être humain, que reste-t-il de possible à la volonté et à la force de l'homme pour le salut de l'âme ? L'homme ne peut pas acquérir la foi sans prière; cela s'applique également aux bonnes œuvres. Mais la vraie prière elle-même n'est pas en son pouvoir. Que lui reste-t-il donc à faire ? Quelle étendue reste-t-il à l'exercice de sa liberté et de sa force, pour qu'il puisse ne pas périr mais être sauvé ?

Chaque action a sa qualité, et cette qualité, Dieu s'est réservé la liberté de l'accorder. Pour que la dépendance de l'homme à l'égard de Dieu, de la volonté de Dieu, se manifeste plus clairement, et pour pouvoir le plonger plus profondément dans l'humilité, Dieu n'a assigné à la volonté et à la force de l'homme que la quantité de la prière. Il a commandé de prier sans cesse, toujours, à tout moment et partout. C'est là que se trouve révélée la méthode secrète de la vraie prière, et en même temps de la foi et de l'accomplissement des commandements de Dieu. C'est donc la quantité de la prière qui est assignée à l'homme; la fréquence de la prière lui appartient et se trouve sous la mouvance de sa volonté. Tel est l'enseignement des Pères de l'Église. Saint Macaire le Grand dit qu'en vérité prier est le don de la grâce. Saint Eznik dit que la prière fréquente devient une habitude, puis une seconde nature, et que, sans invoquer souvent le nom de Jésus Christ, il est impossible de purifier le cœur. Calliste et Ignace conseillent l'invocation fréquente, continue, du nom de Jésus, avant toutes les ascèses et œuvres, car la fréquence conduit la prière imparfaite à la perfection. Le bienheureux Diadoque affirme que si un homme invoque le nom de Dieu aussi souvent que possible, il ne tombera pas dans le péché.

Quelle expérience et quelle sagesse il y a là, et comme ces instructions pratiques des Pères sont proches du cœur ! Par leur expérience et leur simplicité, ils jettent une grande lumière sur les moyens de conduire l'âme à la perfection. Et quel contraste avec les instructions morales de la raison théorique ! Ainsi parle la raison : faites telles et telles bonnes actions, armez-vous de courage, employez la force de votre volonté, persuadez-vous en considérant les heureux fruits de la vertu – par exemple, purifiez votre esprit et votre cœur des illusions du monde, remplacez-les par des méditations instructives, faites le bien, vous serez respectés et trouverez la paix; vivez selon la raison et la conscience. Mais hélas ! en dépit de toute sa force, ce raisonnement n'atteindra pas son but sans la prière fréquente, sans invoquer l'aide de Dieu.

Venons-en maintenant à quelques autres enseignements des Pères, et nous verrons ce qu'ils disent, par exemple, de la purification de l'âme. Saint Jean de l'Echelle écrit : «Quand l'esprit est assombri de pensées impures, mettez l'ennemi en fuite par le nom de Jésus répété fréquemment. Vous ne trouverez pas au ciel ou sur la terre d'arme plus puissante et plus efficace que celle-là.» Saint Grégoire le Sinaïte nous enseigne : «Sachez ceci, que nul ne peut par lui-même maîtriser son esprit et dès lors, quand des mauvaises pensées surgissent, invoquez le nom de Jésus souvent et à intervalles fréquents, et les pensées s'apaiseront.» Quelle méthode simple et facile ! Pourtant elle est vérifiée par l'expérience. Quel contraste avec les conseils de la raison théorique, qui s'efforce avec présomption d'atteindre à la pureté par ses propres efforts.

Une fois notées ces instructions fondées sur l'expérience des saints Pères, nous arrivons à une conclusion solide : que la principale, la seule et très simple méthode pour atteindre le salut et la perfection spirituelle est la fréquence et le caractère ininterrompu de la prière, si faible soit-elle. Ame chrétienne, si tu ne trouves pas en toi-même le pouvoir d'adorer Dieu en esprit et en vérité, si ton cœur ne sent pas la chaleur et la douce satisfaction de la prière intérieure, alors apporte au sacrifice de la prière ce que tu peux, ce qui dépend de ta volonté, ce qui est dans les

limites de ton pouvoir. Familiarise, avant tout, l'humble instrument de tes lèvres avec l'invocation fréquente et persistante de la prière. Qu'elles invoquent le nom de Jésus souvent et sans interruption. Ce n'est pas un grand travail et c'est dans les limites du pouvoir de chacun. Et c'est aussi ce qu'enjoint le précepte du saint Apôtre : *Par lui, donc, offrons sans cesse un sacrifice de louange à Dieu, c'est-à-dire le fruit de nos lèvres qui célèbrent son nom* (He 13, 15)

Il est certain que la fréquence de la prière forme une habitude et devient une seconde nature. Elle amène, de temps en temps, l'esprit et le cœur à un état convenable. Supposons qu'un homme accomplisse continuellement ce seul commandement de Dieu sur la prière perpétuelle. Par là même, il aura accompli tous les commandements; en effet, si, sans interruption, en tout temps, en toute circonstance, il offre la prière, invoquant en secret le très saint nom de Jésus (bien qu'il le fasse au début sans ardeur spirituelle, ni zèle, et même en se forçant), il n'aura pas de temps pour de vaines pensées, pour juger son prochain, pour gaspiller son temps dans le plaisir des sens. Toute mauvaise pensée trouverait en lui un obstacle à son développement. Tout acte coupable qui le tenterait ne pourrait se réaliser comme s'il avait l'esprit à l'abandon. L'excès de paroles et les paroles inutiles seraient rejetés, et toute faute immédiatement effacée de l'âme par le pouvoir miséricordieux d'une invocation si fréquente du nom divin. La pratique fréquente de la prière le retiendrait souvent de commettre une action coupable, et le rappellerait à sa vocation originelle : l'union avec Dieu.

Voyez-vous maintenant l'importance et la nécessité de la quantité de la prière ? La fréquence de la prière est la seule méthode pour parvenir à la prière pure et vraie. C'est la meilleure et la plus efficace préparation à la prière, et le moyen le plus sûr d'atteindre le but de la prière et le salut.

Pour vous convaincre définitivement de la nécessité et de la fécondité de la prière fréquente, notez que tout désir et toute pensée de prière est l'œuvre de l'Esprit saint et la voix de votre ange gardien; – que le nom de Jésus Christ invoqué dans la prière contient en lui-même une puissance salvatrice qui existe et agit d'elle-même; et dès lors, ne soyez pas troublé par l'imperfection ou la sécheresse de votre prière, et attendez avec patience le fruit de l'invocation fréquente du nom divin. N'écoutez pas les insinuations de ceux qui sont inexpérimentés et insensés, et selon qui l'invocation tiède est une répétition inutile, voire ennuyeuse. Non, le pouvoir du nom divin et son invocation fréquente porteront fruit en leur temps.

Un auteur spirituel a magnifiquement parlé sur ce point : «Je sais, dit-il, que pour beaucoup de soi-disant spirituels et sages philosophes qui cherchent partout la fausse grandeur et des pratiques séduisantes pour la raison et pour l'orgueil, le simple exercice vocal mais fréquent d'une prière paraît avoir peu de signification, n'être qu'une basse occupation, même une simple plaisanterie. Mais ces malheureux se leurrent et oublient l'enseignement de Jésus Christ : *Si vous ne vous convertissez pas et si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume cieux* (Mt 18,3). Ils élaborent pour eux-mêmes de sorte de science de la prière, sur les fondations instables de la raison naturelle. Avons-nous besoin beaucoup d'érudition, de science et de réflexion pour dire, d'un cœur fervent : *Jésus, Fils de Dieu aie pitié de moi ?* Notre divin Maître lui-même ne loue-t-il pas cette prière fréquente ? De magnifiques réponses n'ont-elles pas été reçues et de magnifiques œuvres accomplies par cette courte mais fréquente prière ? Ame chrétienne, affermis ton courage, et ne tais pas l'incessante invocation de ta prière, même si ton cri vient d'un cœur encore en guerre avec lui-même et à demi rempli par ce monde. Peu importe ! Persévère, ne te laisse pas réduire au silence et ne te trouble pas. Ta prière se purifiera d'elle-même par la répétition. Que ta mémoire n'oublie jamais ceci : *Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde* (Jn 4,4). *Dieu est plus grand que notre cœur, et connaît toutes choses*, dit encore l'Apôtre.

Après ces affirmations convaincantes que la prière, si puissante pour l'humaine faiblesse, est certainement accessible à l'homme et dépend de sa propre volonté, décide-toi, essaie, ne serait-ce qu'un seul jour d'abord. Surveille-toi et rends la fréquence de la prière telle que beaucoup plus de temps soit pris, pendant les vingt-quatre heures, par l'invocation du nom de Jésus que par d'autres occupations. Et ce triomphe de la prière sur les occupations mondaines te montrera, en temps voulu, que cette journée n'a pas été perdue, mais sauvée pour le salut; que la prière fréquente, à l'échelle du jugement divin, fait contrepoids à ta faiblesse et à tes mauvaises actions et efface les péchés de cette journée dans le mémorial de ta conscience; qu'elle place ton pied sur l'échelle de la vertu et te donne l'espoir de te sanctifier.»

Le pèlerin : De tout cœur, je vous remercie, saint Père. En lisant ce texte, vous avez donné joie à mon âme de pécheur. Pour l'amour de Dieu, ayez la bonté de me laisser copier ce que vous avez lu. Je peux le faire en une heure ou deux. Tout ce que vous avez lu est si beau et si

réconfortant et paraît si compréhensible et si clair à mon esprit stupide, tout comme la *Philocalie*, où les Pères, traitent du même sujet. Ici, par exemple, Jean de Karpathos, dans la quatrième partie de la *Philocalie*, écrit : «Si vous n'avez pas la force nécessaire à la maîtrise de soi et aux œuvres de l'ascèse, sachez que Dieu désire vous sauver par la prière.» Mais comme tout cela est magnifiquement et clairement exposé dans votre carnet ! Je vous remercie, après Dieu, qu'il ait pu m'être donné de l'entendre.

Le professeur : J'ai écouté aussi avec beaucoup d'attention et de plaisir votre lecture, mon Père. Tous les arguments, quand ils reposent sur la stricte logique, sont un délice pour moi. Mais, en même temps, il me semble qu'ils font dépendre la possibilité de la prière perpétuelle de conditions qui lui soient favorables et d'une solitude tout à fait paisible. J'admets que la prière fréquente et incessante est un moyen puissant et unique d'obtenir le secours de la grâce divine dans tous les actes de sanctification, et qu'elle est dans les limites des possibilités humaines. Mais c'est une méthode praticable seulement pour celui qui peut disposer de solitude et de calme. En s'éloignant des affaires, des soucis et des distractions, il peut prier fréquemment et même continuellement. Il n'a plus à compter qu'avec son indolence ou l'obstacle de ses propres pensées. Mais s'il est lié par ses devoirs et de constantes affaires, s'il se trouve nécessairement en compagnie bruyante, il ne peut réaliser le désir de prier souvent à cause des distractions inévitables. Par conséquent, cette méthode de la prière fréquente, puisqu'elle dépend de circonstances favorables, ne peut être utilisée par tous, ni concerner tout le monde.

Le moine : Il n'est nul besoin de tirer pareille conclusion. Le cœur qui a été instruit de la prière intérieure peut toujours invoquer le nom de Dieu sans en être empêché par aucune occupation corporelle ou mentale, et malgré n'importe quel bruit (ceux qui savent cela le savent par expérience, et ceux qui ne le savent pas doivent l'apprendre par un entraînement progressif). Plus simplement, on peut dire en toute confiance que nulle sollicitation extérieure ne peut interrompre la prière en celui qui désire prier, car la pensée secrète de l'homme ne dépend pas des conditions extérieures et reste entièrement libre en elle-même. On peut à tout moment l'éveiller et la diriger vers la prière; la langue elle-même peut secrètement, et sans émettre de son, effectuer la prière en présence de beaucoup de personnes et pendant toutes sortes d'occupations. D'ailleurs, nos affaires ne sont sûrement pas si importantes et nos conversations si intéressantes qu'il soit impossible de trouver un moyen, par instants, d'invoquer le nom de Jésus, même si l'esprit n'est pas encore entraîné à la prière perpétuelle. Bien que la solitude et la fuite loin d'une vie dispersée constituent une condition favorable à la prière attentive et perpétuelle, nous devrions avoir honte de la rareté de notre prière, parce que la quantité et la fréquence sont à la disposition de tout le monde, si faible et occupé soit-on. On trouve des exemples probants de la prière chez des hommes qui, chargés d'obligations, de devoirs absorbants, de soucis et de travail, ont non seulement toujours invoqué le divin nom de Jésus Christ, mais même ont de cette manière atteint la prière intérieure et incessante du cœur. Ainsi le patriarche Photius, qui fut élevé des rangs des sénateurs à la dignité patriarcale et qui, tandis qu'il gouvernait le vaste patriarcat de Constantinople, persévérait continuellement dans l'invocation du nom de Dieu, et parvint à la prière ininterrompue du cœur. Ou Calliste qui, au mont Athos, apprit la prière perpétuelle tout en poursuivant son activité de cuisinier. Ou Lazare, au cœur simple, qui, chargé d'un travail continu pour la fraternité, répétait sans interruption, au milieu de ses bruyantes occupations, la prière de Jésus et restait en paix. Et beaucoup d'autres qui ont pareillement pratiqué l'invocation continue du nom de Dieu.

S'il était vraiment impossible de prier au milieu d'affaires absorbantes ou dans la société d'autres hommes, nous n'en aurions, de toute évidence, pas reçu le commandement. Saint Jean Chrysostome, dans ses enseignements sur la prière, parle ainsi : Personne ne devrait répondre qu'il est impossible à l'homme occupé par les soucis du monde et qui ne peut aller à l'église, de toujours prier. Partout, où que vous vous trouviez, vous pouvez élever un autel à Dieu par la pensée. Ainsi, il est opportun de prier à vos affaires, en voyage, debout au comptoir ou assis à un travail manuel. Partout et en tous lieux il est possible de prier, et vraiment si un homme porte diligemment son attention sur lui-même, il trouvera partout des circonstances favorables à la prière, si du moins il est convaincu que la prière doit constituer son occupation essentielle et venir avant tout autre devoir. Et dans ce cas, bien entendu, il ordonnera ses affaires avec une plus grande décision; dans les conversations nécessaires avec d'autres, il maintiendra la brièveté, une tendance au silence, et l'absence de goût pour les paroles inutiles. Il ne s'inquiètera pas follement pour les choses ennuyeuses. Et par tous ces moyens, il trouvera les voies de la prière et de la paix. Dans une vie ordonnée de la sorte, toutes ses actions, par la puissance de l'invocation du nom de Dieu, seront plutôt marquées par le succès, et il s'entraînera finalement à l'invocation ininterrompue du nom de Jésus. Il connaîtra par expérience que la fréquence de la prière, ce

moyen unique de salut, est à la disposition de la volonté de l'homme, qu'il est possible de prier à tous moments, en toutes circonstances et en tous lieux, et il parviendra facilement à s'élever de la prière vocale fréquente à la prière mentale et de là à la prière du cœur qui ouvre en nous le Royaume de Dieu.

Le professeur : J'admets que pendant les occupations machinales il est possible, facile même, de prier fréquemment, même continuellement; car le travail machinal du corps n'exige pas d'application mentale profonde ni beaucoup de réflexion, et c'est pourquoi, pendant son accomplissement, l'esprit peut se plonger dans la prière continuelle et les lèvres le suivent. Mais si je dois m'occuper à quelque chose de purement intellectuel, une lecture attentive par exemple, ou la considération de quelque grave problème, ou la composition littéraire, comment puis-je prier dans ce cas avec l'esprit et les lèvres ? Et puisque la prière est d'abord une action mentale, comment, au seul et même instant, puis-je donner à un seul et même esprit des choses différentes à faire ?

Le moine : La solution de votre problème n'est nullement difficile si nous considérons que les gens qui prient continuellement se répartissent en trois catégories : d'abord, les débutants; deuxièmement, ceux qui ont fait quelque progrès; troisièmement, ceux qui sont très exercés. Les débutants sont souvent capables d'éprouver de temps à autre un élan de la pensée et du cœur vers Dieu et de répéter de courtes prières avec les lèvres, même pendant un travail mental. Ceux qui ont fait des progrès et atteint une certaine stabilité mentale peuvent s'exercer à méditer ou à écrire dans la présence ininterrompue de Dieu. Voici une image qui vous éclairera : supposez qu'un monarque sévère et exigeant vous ordonne de composer un traité sur quelque sujet abstrus, en sa présence, au pied de son trône. Bien que vous puissiez être tout à fait occupé par votre travail, la présence du roi qui puissance sur vous et qui tient votre vie entre ses mains ne vous permettra pas d'oublier un seul instant que vous pensez, que vous réfléchissez et que vous écrivez non dans la solitude, mais dans un lieu qui exige de vous une attention et un respect particuliers. Cette conscience de la proximité du roi exprime très clairement la possibilité de s'adonner à la prière intérieure perpétuelle même pendant un travail intellectuel. Quant à ceux qu'une longue habitude ou la grâce de Dieu a fait progresser de la prière mentale à celle du cœur, ils ne rompent pas leur prière perpétuelle pendant les exercices intellectuels les plus assidus, ni même pendant le sommeil. Comme nous l'a dit le très sage : *Je dors, mais mon cœur veille* (Ct 5,2). Ceux qui ont réalisé cette spontanéité *du cœur* acquièrent une telle aptitude à invoquer le nom divin que la prière veille d'elle-même et que l'esprit tout entier est emporté dans un flot de prière incessante, en quelque condition que soit celui qui prie et quelque abstraites et intellectuelles que soient ses occupations à ce moment-là.

Le prêtre : Permettez-moi, Père, de dire ce que je pense. Accordez-moi la parole pour dire un ou deux mots. Il était admirablement indiqué, dans le texte que vous avez lu, que le seul moyen d'atteindre le salut et la perfection est la fréquence de la prière, quelle qu'elle soit. Mais je ne comprends pas très bien cela, et voici ce qui m'apparaît : quelle utilité y aurait-il pour moi d'invoquer le nom de Dieu continuellement avec la langue seule, mais sans attention et sans comprendre ce que je dis ? Ce ne serait que vaine répétition. Le seul résultat, c'est que la langue poursuivra son bavardage et que l'activité de l'esprit, gênée par là dans sa réflexion, sera déséquilibrée. Dieu ne demande pas des paroles, mais un esprit attentif et un cœur pur. Ne vaudrait-il pas mieux offrir une prière, serait-elle courte, rare même, ou seulement à des moments réservés, mais faite avec attention, avec zèle et chaleur, et avec l'entendement qui se doit ? Autrement, bien qu'on dise la prière nuit et jour, sans pureté mentale ce n'est pas un acte de piété et on ne fait rien *pour* le salut. On ne s'appuie sur rien qu'un bavardage extérieur, et l'on en tire fatigue et ennui, si bien qu'en fin de compte la confiance en la prière est complètement refroidie et l'on rejette ce procédé stérile. D'ailleurs, l'inutilité de la prière des lèvres seules résulte de ce qui nous est révélé dans l'Écriture sainte, comme par exemple : *Ce peuple s'approche de moi avec la bouche et m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi* (Mt 15,8). Tous ceux qui me disent : *Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le Royaume des cieux* (Mt 7,21). *J'aime mieux dire cinq paroles avec mon intelligence que dix mille paroles dans une langue inconnue* (1 Co 14,19). Tout cela montre la stérilité de la prière extérieure et inattentive de la bouche.

Le moine : Il y aurait quelque vérité dans votre point de vue si, à la recommandation de prier avec la bouche n'avait été ajoutée la nécessité de le faire continuellement, et si l'invocation du nom de Jésus Christ ne possédait pas un pouvoir propre et n'obtenait pas, par elle-même, l'attention et le zèle comme fruits de sa pratique continuelle. Mais puisque la question en cause maintenant est la fréquence, la durée et le caractère ininterrompu de la prière (bien qu'au début elle puisse être accomplie avec inattention ou sécheresse), les conclusions que vous tirez à tort

tombent d'elles-mêmes. Examinons le problème d'un peu plus près. Un auteur spirituel, après avoir démontré la très grande valeur et le profit qui résulte de la prière fréquente exprimée dans une forme invariable, dit finalement : «Bien des personnes soi-disant éclairées considèrent cette offrande fréquente d'une seule et même prière comme inutile et même futile, comme une mécanique et l'occupation insensée d'ignorants. Mais elles ignorent le secret qui est révélé par cette pratique apparemment machinale, elles ne savent pas que le mouvement fréquent des lèvres devient imperceptiblement un appel sincère du cœur, s'infiltré dans la vie intérieure, devient une joie, se fait, pour ainsi dire, naturel à l'âme, lui apportant la lumière et la nourriture et la conduisant à l'union avec Dieu. Ces censeurs me font penser à des enfants à qui l'on apprend l'alphabet et la lecture. Quand ils en furent fatigués, ils s'écrièrent : «Ne vaudrait-il pas cent fois mieux aller à la pêche, comme papa, plutôt que de passer toute la journée à répéter incessamment a, b, c, ou à griffonner sur un morceau de papier avec une plume ?» L'utilité de savoir lire et les lumières qui en résultent et qui ne pouvaient être que le fruit de cette pénible étude des lettres apprises par cœur, leur étaient un secret voilé. De même, l'invocation simple et fréquente du nom divin est un secret voilé pour ces gens qui ne sont pas persuadés de ses résultats et de sa très grande valeur. Estimant l'acte de foi d'après la force de leur propre raison myope et inexpérimentée, ils oublient que l'homme est fait d'un corps et d'une âme.»

Pourquoi, par exemple, si vous désirez purifier votre âme, commencez-vous par vous occuper du corps, par le faire jeûner, par le priver de nourriture et d'aliments stimulants ? C'est, bien sûr, pour qu'il ne puisse être un obstacle ou, pour mieux dire, pour qu'il puisse devenir le moyen de favoriser la pureté de l'âme et le discernement de l'esprit, pour que la sensation constante de la faim corporelle vous rappelle votre résolution de rechercher la perfection intérieure et les choses qui plaisent à Dieu, et qu'on oublie si facilement. Et l'on apprend par l'expérience qu'à travers l'acte extérieur du jeûne corporel on réalise l'affinement intérieur de l'esprit, la paix du cœur, on trouve un instrument pour dompter les passions et un aiguillon de l'effort spirituel. Ainsi, au moyen des choses extérieures et matérielles, on reçoit aide et profit intérieur et spirituel.

Vous devez concevoir qu'il en est de même de la prière fréquente des lèvres, qui à la longue attire la prière intérieure du cœur et favorise l'union de l'esprit à Dieu. Il est vain d'imaginer que la langue, lasse de cette répétition et de cette aride absence de compréhension, sera contrainte d'abandonner entièrement, comme inutile, cet effort extérieur de prière. Non, l'expérience nous prouve ici exactement le contraire. Ceux qui ont pratiqué la prière perpétuelle nous assurent qu'il arrive ceci : celui qui s'est résolu à invoquer sans cesse le nom de Jésus ou, ce qui revient au même, à dire la prière de Jésus, continuellement, éprouve d'abord, évidemment, de la difficulté et doit lutter contre la paresse; mais plus il y travaille longtemps et fermement, plus il se familiarise avec sa tâche, imperceptiblement, si bien qu'à la fin les lèvres et la langue acquièrent une telle capacité de remuer que, même sans aucun effort de sa part, elles agissent irrésistiblement et disent la prière sans bruit. En même temps, le mécanisme des muscles de la gorge est tellement entraîné qu'en priant il commence à sentir que l'énonciation de la prière est une de ses propriétés perpétuelles et essentielles, et même il sent, chaque fois qu'il s'arrête, que quelque chose paraît lui manquer. Il en résulte alors qu'à son tour l'esprit commence à céder, à prêter l'oreille à cette action involontaire des lèvres et, par elle, s'éveille à l'attention, ce qui conduit à une source de délices pour le cœur et à la prière véritable.

Vous voyez donc là le véritable et bienfaisant effet de la prière vocale fréquente ou continue, exactement l'opposé de ce qu'imaginent les gens qui ne l'ont ni essayée ni comprise. En ce qui concerne les passages de l'Écriture sainte que vous invoquiez à l'appui de votre objection, ils vont s'expliquer si nous en faisons un véritable examen.

L'adoration hypocrite de Dieu avec la bouche, l'ostentation ou l'absence de sincérité de celui qui crie «Seigneur, Seigneur», Jésus Christ les dénonçait, car la foi des Pharisiens orgueilleux n'était que dans leur bouche, leur conscience ne la justifiait à aucun degré, et ils ne la confessaient pas dans leur cœur. C'est à eux que ces choses étaient dites, et elles ne touchent pas le fait de dire une prière à propos de laquelle le Christ a donné des instructions directes, explicites et précises. «Les hommes devraient toujours prier, et ne pas faiblir.» De même, quand l'apôtre Paul dit qu'il préfère cinq paroles dites avec l'intelligence à une multitude de paroles sans pensée ou en langue inconnue, il parle de l'enseignement en général, et non de la prière en particulier, sujet sur lequel il dit fermement : *Je veux donc que les hommes prient partout* (I Tim 2,8), et le précepte fondamental est de lui : *Priez sans cesse* (I Th 5,17). Voyez-vous maintenant comme la prière fréquente est féconde malgré toute sa simplicité, et quelle considération réfléchie exige l'exacte compréhension de l'Écriture ?

Le pèlerin : Comme cela est vrai, mon Père. J'ai vu bien souvent des gens qui, tout à fait simplement, sans les lumières de quelque éducation que ce soit, et ne sachant même pas ce que c'est que l'attention, offrent la prière de Jésus avec leur bouche et sans arrêt. Je les ai vus atteindre le point où leurs lèvres et leur langue ne pouvaient s'arrêter de dire la prière. Elle leur apportait la joie et la lumière, et de gens négligents et faibles faisait des ascètes accomplis et des modèles de vertu.

Le moine : La prière conduit l'homme à une nouvelle naissance, pour ainsi dire. Sa puissance est si grande que rien, aucun degré de souffrance, ne peut lui résister. Si vous voulez, frères, je vous lirai en guise d'adieu une note brève mais intéressante que j'ai ici.

Tous : Nous l'écouterons avec le plus grand plaisir.

Le moine :

LA PUISSANCE DE LA PRIÈRE

La prière a tant de pouvoir et de puissance que l'on peut dire : «Prie, et fais ce que tu veux», la prière te guidera vers l'acte droit et juste. Pour plaire à Dieu, il n'est besoin que de l'amour: «Aime, et fais ce que tu veux, dit saint Augustin, car celui qui aime vraiment ne peut rien désirer faire qui ne plaise à l'aimé.» Puisque la prière est l'effusion et l'activité de l'amour, on peut vraiment dire d'elle par analogie : «La prière continuelle suffit au salut.» «Prie, et fais ce que tu veux», et tu atteindras le but de la prière. Elle t'illuminera.

Pour comprendre plus en détail cette question, prenons quelques exemples :

1. *Prie, et pense ce que tu veux*, tes pensées seront purifiées par la prière. La prière te donnera le discernement; elle supprimera et éconduira toutes les pensées de mauvais aloi. C'est ce qu'affirme saint Grégoire le Sinaïte. Si tu désires chasser les pensées et purifier l'esprit, voici son conseil : «Chasse-les par la prière.» Car rien ne peut maîtriser les pensées comme la prière. Saint Jean Climaque dit aussi sur ce sujet : «Vaincs par le nom de Jésus les ennemis qui tiennent ton esprit. Tu ne trouveras pas d'autre arme que celle-là.»

2. *Prie, et fais ce que tu veux*. Tes actes plairont à Dieu et seront utiles et salutaires. La prière fréquente, à n'importe quel sujet, ne reste jamais sans fruit, car il y a en elle le pouvoir de la grâce, *car quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé* (Ac 2,21). Par exemple : un homme qui avait prié sans succès et sans ferveur obtint par cette prière le discernement et un désir de repentance. Une fille qui aimait le plaisir pria en rentrant chez elle, et cette prière lui montra la voie de la vie virginale et de l'obéissance à l'enseignement du Christ.

3. *Prie, et ne te donne pas beaucoup de peine pour vaincre tes passions avec ta propre force*. La prière les détruira en toi, car celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde (I Jn 4,4), dit l'Écriture sainte. Et saint Jean de Karpathos enseigne que si tu n'as pas le don de la maîtrise de soi, tu ne dois pas t'en affliger mais savoir que Dieu te demande d'être diligent pour la prière et la prière te sauvera. Un cas probant est celui du starets dont on nous dit dans la *Vie des Pères* que, lorsqu'il tomba dans le péché, il ne s'abandonna pas au découragement mais recourut à la prière, et par elle retrouva son équilibre.

4. *Prie, et ne crains rien*. Ne crains pas d'infortunes, ne crains pas de désastres. La prière te protégera et les écartera. Rappelle-toi saint Pierre qui avait peu de foi et qui sombrait; saint Paul qui pria en prison; le moine que la prière délivra des assauts de la tentation; la jeune fille qui fut sauvée des mauvais desseins d'un soldat à cause de la prière; et des cas semblables qui illustrent le pouvoir, la puissance, l'universalité de la prière du nom de Jésus.

5. *Prie d'une façon ou d'une autre, mais prie toujours et ne te laisse détourner par rien*. Sois gai et calme. La prière arrangera tout et t'instruira. Souviens-toi des paroles des saints Jean Chrysostome et Marc l'Ascète sur le pouvoir de la prière. Le premier déclare que la prière, même offerte par nous qui sommes pleins de péchés, nous purifie cependant tout de suite. Le second dit : «Prier de quelque façon est en notre pouvoir, mais prier avec pureté est un don de la grâce.» Offre donc à Dieu ce qu'il est dans ton pouvoir d'offrir. Apporte-lui d'abord la quantité seule, qui est en ton pouvoir, et Dieu versera sa force dans ta faiblesse. La prière, peut-être sèche et distraite, mais continuelle, créera une habitude, deviendra une seconde nature et se transformera en prière pure, lumineuse, en l'admirable prière de feu.

6. Il importe de noter, pour conclure, que si le temps de ta vigilance dans la prière se prolonge, il ne te restera simplement plus de temps pour faire de mauvaises actions, ni même pour y penser.

Vois-tu, maintenant, quelles profondes pensées sont concentrées dans cette sage affirmation «Aime, et fais ce que tu veux», «prie, et fais ce que tu veux» ? Quel réconfort et quelle

consolation pour le pécheur accablé par ses faiblesses et qui gémit sous le fardeau de ses passions déchaînées.

La prière. Voilà ce qui nous est donné comme moyen universel de salut, pour faire grandir l'âme en perfection. C'est tout. Mais quand on nomme la prière, il s'y ajoute une condition. *Priez sans cesse* est le commandement du Verbe de Dieu. Par conséquent, la prière révèle sa plus grande efficacité et tous ses fruits quand elle est offerte souvent, continuellement; car la fréquence de la prière dépend indubitablement de notre volonté, tout comme la pureté, le zèle et la perfection de la prière sont des dons de la grâce.

Aussi nous prierons aussi souvent que possible; nous consacrerons notre vie entière à la prière, même si elle doit être sujette, au début, à des distractions. La pratique fréquente nous enseignera l'attention. La quantité conduira certainement à la qualité. «Si vous voulez apprendre à bien faire quoi que ce soit, il faut le dire aussi souvent que possible», dit un auteur spirituel expérimenté.

Le professeur : La prière est en vérité une grande question, et sa répétition passionnée est la clé qui ouvre le trésor de la grâce. Mais combien de fois je me trouve en conflit avec moi-même entre l'ardeur et la paresse ! Comme je serais heureux de trouver la voie de la victoire, de me déterminer et de m'éveiller à la pratique continue de la prière !

Le moine : Beaucoup d'auteurs spirituels offrent plusieurs moyens fondés sur un solide raisonnement pour stimuler la diligence dans la prière. Par exemple :

1. Ils vous conseillent d'imprégner votre esprit des idées de nécessité, d'excellence et d'efficacité de la prière pour sauver l'âme.

2. Acquérez la ferme conviction que Dieu exige absolument de nous la prière, et que sa parole l'ordonne partout.

3. Souvenez-vous toujours que, si vous êtes paresseux et négligent pour la prière, vous ne pourrez réaliser aucun progrès dans les actes de piété ni dans l'obtention de la paix et du salut, et que par conséquent vous subirez inévitablement à la fois les tourments sur terre et dans la vie à venir.

4. Encouragez votre résolution par l'exemple des saints qui ont tous atteint la sainteté et le salut par la voie de la prière perpétuelle.

Bien que toutes ces méthodes aient leur valeur et résultent d'un jugement sain, cependant l'âme qui aime le plaisir et s'abandonne à l'insouciance, même quand elle les a admises et utilisées, comprend rarement leur portée pour la raison que voici : ces remèdes sont amers pour son goût amoindri et trop faibles pour sa nature profondément altérée. Car y a-t-il un chrétien qui ne sache qu'il doit prier souvent et diligemment, que c'est un devoir requis par Dieu, que nous sommes lésés par la paresse dans la prière, que tous les saints ont prié avec ardeur et persévérance ? Pourtant, il est bien rare que ce savoir ait porté ses fruits. Tout homme qui s'observe voit bien qu'il fait peu et rarement droit à ces conseils, et qu'en dépit de bien rares réminiscences, il mène tout le temps la même vie mauvaise et paresseuse. Aussi, dans leur expérience et leur divine sagesse, les saints Pères, connaissant la faiblesse de la volonté et l'excessif amour du plaisir du cœur humain, prennent des dispositions particulières, et pour cela adoucissent l'épreuve et enduisent de miel les bords de la coupe. Ils montrent que le moyen le plus efficace et le plus facile de se défaire de la paresse et de l'indifférence à l'égard de la prière réside dans la découverte, avec l'aide de Dieu, de la douceur et de l'immensité de l'amour divin, auquel la prière permettra de répondre.

Ils vous conseillent de méditer aussi souvent que possible sur l'état de votre âme, et de lire attentivement les écrits des Pères sur ce sujet. Ils donnent l'assurance encourageante que ces délectables sentiments intérieurs peuvent être promptement et aisément atteints dans la prière, et disent combien ils sont désirables. La joie du cœur, l'enthousiasme ineffable, la légèreté du cœur, la paix profonde et l'essence même de la béatitude résultent tous de la prière du cœur. En se plongeant dans des réflexions de ce genre, l'âme faible et froide s'enflamme et se fortifie, l'ardeur à la prière l'encourage et elle est, en quelque sorte, tentée de se mettre à la pratique de la prière. Comme dit saint Isaac le Syrien : «La joie est un attrait pour l'âme, cette joie qui naît de la floraison de l'espérance dans le cœur, et la méditation sur cette espérance est le bien-être du cœur.» Le même auteur dit encore : «Cette activité, de son origine jusqu'à la fin. Il présuppose en quelque sorte une méthode et l'espoir de son aboutissement, et cela sollicite l'âme à poser une fondation pour la tâche à accomplir en même temps qu'elle tire consolation de la vision du but qu'elle s'efforce d'atteindre.» De même, saint Eznik, après avoir décrit comment la paresse est un obstacle à la prière et repoussé certaines erreurs sur la façon de faire renaître l'ardeur pour elle, dit nettement, pour finir : «Si nous ne sommes pas prêts à désirer le silence du cœur pour aucune autre raison, que ce soit donc pour le délice que l'âme en éprouve et pour la joie qu'il apporte.»

On voit donc que ce Père présente ce sentiment de joie comme encouragement à une prière assidue; et Macaire le Grand, de la même façon, enseigne que nos efforts spirituels (la prière) doivent être accomplis avec le dessein d'en obtenir le fruit – c'est-à-dire la félicité du cœur. On peut trouver de clairs exemples de cette méthode dans de très nombreux passages de la *Philocalie* qui décrivent en détail les délices de la prière. Celui qui est aux prises avec la paresse ou la sécheresse doit les lire aussi souvent que possible, en se considérant cependant comme indigne de cette joie et en se reprochant toujours d'être négligent dans la prière.

Le prêtre : Est-ce que pareille méditation ne conduira pas une personne inexpérimentée à la volupté spirituelle, selon le nom que donnent les théologiens à cette tendance de l'âme qui est avide de consolations excessives et de douceurs, et n'accepte pas d'accomplir les labeurs de la foi comme une obligation dépouillée, sans rêver de récompenses ?

Le professeur : Il me semble que les théologiens, dans ce cas, mettent en garde contre l'excès ou l'avidité de jouissance spirituelle, mais ne rejettent nullement la joie et la consolation de la vertu. Car si le désir de récompense n'est pas la perfection, Dieu néanmoins n'a pas interdit à l'homme de penser à la joie et à la consolation, et lui-même utilise l'idée de récompense pour inciter les hommes à remplir les commandements et à atteindre la perfection. *Honore ton père et ta mère* – c'est le commandement, et vous voyez que la récompense suit, comme l'aiguillon de l'obéissance : *et tu t'en trouveras bien*. Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu possèdes, viens et suis-moi. Voilà ce qu'exige la perfection, et sitôt après vient la récompense, comme motif d'atteindre la perfection : *tu auras un trésor dans les cieux*. *Bienheureux serez-vous quand les hommes vous haïront, quand ils vous chasseront, vous outrageront et rejetteront votre nom comme infâme à cause du Fils de l'homme* (Lc 6,22). Voilà ce qu'exige l'accomplissement spirituel; il suppose une force d'âme peu commune et une patience inébranlable. Et c'est pourquoi la récompense et la consolation sont grandes, propres à susciter et à maintenir cette force d'âme : *car votre récompense est grande dans les cieux*. Je crois donc qu'un certain désir de plénitude dans la prière du cœur est nécessaire et constitue probablement le moyen de parvenir à la fois à la diligence et au résultat. De sorte que cela confirme indubitablement les enseignements pratiques que nous venons d'entendre du Père sur ce sujet.

Le moine : Un vrai théologien – je veux parler de saint Macaire d'Égypte – écrit de la façon la claire sur cette question. Il dit : «Quand vous plantez une vigne, vous y consacrez vos pensées et vos peines dans le but de récolter la vendange, ou, si vous ne le faites pas, toute votre peine sera inutile. Et c'est pourquoi nous devons accomplir nos devoirs spirituels (la prière) dans le but et l'espoir de récolter leurs fruits, c'est-à-dire le réconfort et la joie du cœur.» Voyez comme le saint Père répond clairement à votre question sur la nécessité de la joie dans la prière ! Et, de fait, il me vient à l'esprit un point de vue que j'ai lu chez un auteur spirituel, il n'y a pas longtemps. Il disait à peu près ceci : «Le fait que la prière est naturelle à l'homme est la cause première de son inclination vers elle.» L'examen de ce caractère naturel peut aussi, à mon sens, servir de moyen puissant pour stimuler l'effort dans la prière, moyen que le professeur cherche si ardemment.

Permettez-moi de résumer brièvement les quelques points sur lesquels j'ai attiré l'attention dans ce carnet. Par exemple, l'auteur dit que la raison et la nature conduisent l'homme à la connaissance de Dieu. La première vérifie l'axiome qu'il ne peut y avoir d'action sans cause, et, gravissant l'échelle des choses sensibles de la plus basse à la plus élevée, parvient à la Cause première, Dieu. La seconde manifeste à tous les pas les merveilles d'une sagesse, d'une harmonie, d'un ordre, et devient ainsi le point d'appui de l'échelle qui conduit des choses finies à l'infini. De sorte que l'homme naturel parvient naturellement à la connaissance de Dieu. C'est pourquoi il n'y a pas et il n'y a jamais eu de peuple ou de tribu barbares dépourvus de toute connaissance de Dieu. De par cette connaissance, l'insulaire le plus sauvage, sans aucune impulsion extérieure, tourne pour ainsi dire involontairement son attention vers les cieux, tombe à genoux, pousse un grand soupir qu'il ne comprend pas, et a le sentiment évident qu'il y a quelque chose qui l'attire vers le haut, quelque chose qui le pousse vers l'inconnu. C'est le fondement de toutes les religions naturelles.

Il est très remarquable, à ce propos, qu'universellement l'essence ou l'âme de toute religion consiste dans la prière secrète, qui se manifeste, par une certaine forme d'activité de l'esprit, et de toute évidence comme une oblation, quoique plus ou moins déformée par l'obscurité où se trouve l'intelligence des peuples païens. Plus ce fait est surprenant aux yeux de la raison, plus il nous importe de découvrir la cause cachée de cette chose merveilleuse qui s'exprime par une tendance naturelle vers la prière. La réponse psychologique à cela n'est pas difficile à trouver. La racine et la force de toutes les passions et actions humaines sont l'amour inné de l'être. L'instinct de conservation profondément enraciné et universel le confirme. Tout

désir humain, toute entreprise, toute action a pour but la satisfaction de l'amour d'être, la recherche par l'homme de la plénitude. La satisfaction de ce besoin accompagne l'homme naturel tout au long de sa vie. Mais l'esprit humain ne se contente pas de ce qui satisfait les sens, et l'amour inné d'être ne s'arrête jamais. Et le désir se développe donc toujours davantage, l'effort pour atteindre la plénitude s'accroît, emplit l'imagination et pousse le sentiment vers une autre fin. Le flot de ce sentiment et de ce désir intérieur, à mesure qu'il se développe, est le stimulant naturel de la prière. C'est l'exigence même de l'amour d'être quand il s'amplifie à l'infini. Moins l'homme naturel réussit à atteindre le bonheur, et plus il le poursuit, plus son désir augmente, et plus il trouve à ce désir une issue dans la prière. Il recourt pour demander ce qu'il désire à la Cause inconnue de tout ce qui est. Ainsi, cet amour inné d'être, élément principal de la vie, est, même chez l'homme naturel, le stimulant de la prière. Le Créateur infiniment sage de toutes choses a doué la nature de l'homme d'une aptitude à l'amour d'être, précisément comme une «sollicitation», pour user de l'expression des Pères, qui élèvera l'être humain déchu jusqu'au contact des choses célestes. Ah ! si l'homme n'avait pas dégradé cette aptitude, si seulement il l'avait gardée dans son excellence, selon sa vocation avec sa nature spirituelle ! Il aurait alors disposé d'un moyen efficace pour le conduire sur la voie de la perfection spirituelle. Mais, hélas ! il transforme souvent cette noble aptitude en passion égoïste quand il en fait l'instrument de sa nature animale.

Le starets : Je vous remercie du fond du cœur, mes chers visiteurs. Votre conversation salutaire a été pour moi une grande consolation et m'a appris, dans mon inexpérience, bien des choses profitables. Que Dieu vous accorde sa grâce en retour de votre amour.

Septième récit

Le pèlerin : Mon pieux ami le professeur et moi-même ne pouvions pas résister au désir de commencer notre voyage et, auparavant, de vous faire une courte visite pour vous dire un dernier adieu et vous demander de prier pour nous.

Le professeur : Oui, votre rencontre a été un très grand bien pour nous, ainsi que les entretiens spirituels dont nous avons bénéficié chez vous en compagnie de vos amis. Nous garderons dans nos cœurs le souvenir de tout cela comme un gage d'amitié et d'amour chrétien, dans ce pays lointain vers lequel nous nous hâtons.

Le starets : Je vous remercie d'avoir pensé à moi. Et justement, vous arrivez fort à propos. Il y a chez moi deux voyageurs, un moine moldave et un ermite qui a vécu dans le silence pendant vingt-cinq ans en pleine forêt. Ils veulent vous voir. Je vais les appeler tout de suite. Les voici.

Le pèlerin : Ah ! que la vie dans la solitude est une bénédiction ! Et comme elle convient pour amener l'âme à l'union constante avec Dieu ! La forêt silencieuse est comme un jardin d'Éden où l'arbre de vie grandit dans le cœur du reclus. Si j'en avais la possibilité, rien, je crois, ne me retiendrait de pratiquer la vie érémitique.

Le professeur : Vu de loin, toute chose nous semble désirable. Mais nous apprenons par l'expérience que toute situation, malgré ses avantages, a aussi ses inconvénients. Bien sûr, pour celui qui est mélancolique par tempérament et enclin au silence, la vie solitaire est un soulagement. Mais que de dangers sur cette voie ! L'histoire de la vie ascétique fournit beaucoup d'exemples montrant que de nombreux reclus et ermites, qui se sont entièrement détachés de la société humaine, ont été victimes d'illusions et de graves séductions.

L'ermite : Je suis surpris qu'on entende dire si souvent en Russie, aussi bien dans les monastères que parmi les laïcs craignant Dieu, que beaucoup de ceux qui désirent la vie érémitique ou la pratique de la prière intérieure sont détournés de cette inclination par la crainte des séductions. En insistant là-dessus, on renonce un peu vite à la vie intérieure et on en détourne les autres. A mon sens, cela vient de deux causes : soit le défaut de compréhension de la tâche à accomplir et un manque de lumières spirituelles, soit notre propre indifférence pour l'accomplissement contemplatif et la crainte jalouse que d'autres, que nous jugeons d'un niveau inférieur, ne nous distancent dans cette connaissance supérieure. Il est bien dommage que ceux qui ont cette conviction n'étudient pas l'enseignement des saints Pères en cette matière. Les Pères, en effet, enseignent avec force qu'on ne doit ni craindre ni douter quand on invoque Dieu. Si certains ont été réellement victimes d'illusions, la cause en était l'orgueil ou le fait de ne pas avoir de père spirituel ou de prendre les apparences et l'imagination pour la réalité. Les Pères précisent que, si une telle période d'épreuve survient, elle doit conduire à une expérience plus

consciente et à la couronne de gloire, car Dieu vient promptement à l'aide quand il permet une telle chose. Soyez courageux. *Je suis avec vous, ne craignez point*, dit Jésus Christ.

C'est pourquoi il est vain de craindre et de s'alarmer pour la prière intérieure sous le prétexte qu'on risque l'illusion. Car une humble conscience des péchés, la sincérité de l'âme envers le père spirituel et l'absence d'images dans la prière constituent une forte et sûre défense contre ces illusions dont beaucoup ont une peur si grande qu'ils n'osent pas s'aventurer dans l'activité spirituelle. D'ailleurs ces gens-là se trouvent eux-mêmes exposés à la tentation, comme nous le disent ces sages paroles de Philothée le Sinaïte : «Il y a beaucoup de moines, dit-il, qui ne comprennent pas leur propre illusion mentale et supportent d'être aux mains des démons – c'est-à-dire qu'ils se consacrent avec diligence à une seule forme d'activité : les bonnes œuvres extérieures. Quant à l'activité spirituelle, c'est-à-dire la contemplation intérieure, ils ne s'en soucient guère, parce qu'ils sont sur ce point non éclairés et ignorants.» «Si même ils en entendent d'autres dire que la grâce les transforme intérieurement, par jalousie ils n'y voient que de l'illusion», dit aussi saint Grégoire le Sinaïte.

Le professeur : Permettez-moi de vous poser une question. Bien sûr, la conscience des péchés advient à quiconque est attentif à soi-même. Mais comment faut-il procéder quand on ne dispose pas d'un père spirituel capable de vous guider d'après sa propre expérience sur la voie de la vie intérieure et, quand on lui a ouvert son cœur, de vous communiquer sur la vie spirituelle une connaissance exacte et digne de foi ? Dans ce cas, sans doute vaudrait-il mieux ne pas s'engager dans la contemplation plutôt que d'en tenter l'expérience par ses propres moyens, sans guide ? De plus, pour ma part, je ne comprends pas aisément comment il est possible, si l'on se met en présence de Dieu, d'observer une complète absence d'images. Ce n'est pas naturel, car notre âme ou notre mental ne peut rien se représenter qui soit sans forme, dans un vide absolu. Et pourquoi vraiment, quand l'âme est immergée en Dieu, ne devrions-nous pas nous représenter Jésus Christ ou la sainte Trinité, et ainsi de suite ?

L'ermite : Les conseils d'un père spirituel ou d'un starets expérimenté dans les choses spirituelles, à qui l'on peut chaque jour ouvrir son cœur sans réserve, avec confiance et profit, et dire ses pensées et tout ce qu'on a rencontré sur le sentier de l'éducation intérieure, sont la condition première pour pratiquer la prière du cœur quand on s'est engagé sur la voie du silence. Cependant, dans les cas où il n'est pas possible d'en trouver un, les saints qui donnent cette prescription font une exception. Nicéphore le Moine donne à ce sujet des indications précises; ainsi : «Pendant la pratique de l'activité intérieure du cœur, il faut un père spirituel authentique et averti. Si vous n'en connaissez pas, il vous faut en chercher un avec diligence. Mais si vous ne le trouvez pas, alors, implorant avec contrition l'assistance de Dieu, puisez instructions et conseils dans l'enseignement des saints Pères et vérifiez-les par la Parole de Dieu exposée dans les Écritures.» Il faut aussi prendre en considération ce fait que le chercheur de bonne volonté et plein de zèle peut obtenir des renseignements utiles de la part de gens ordinaires. Car les saints Pères nous assurent que si l'on questionne même un Sarrazin avec foi et dans une intention droite, il peut nous dire des paroles profitables. Si en revanche on demande conseil à un prophète, mais sans foi et sans intention droite, lui-même ne pourra nous satisfaire. Nous en voyons un exemple dans l'histoire de Macaire le Grand d'Égypte, auquel, un jour, un simple villageois donne une explication qui mit fin à sa détresse.

En ce qui concerne l'absence de formes – c'est-à-dire le fait de ne pas user de l'imagination et de ne pas accepter de vision pendant la contemplation, que ce soit celle d'une lumière, d'un ange, du Christ ou de n'importe quel saint, et de se détourner de toute rêverie –, cela, bien entendu est prescrit par les Pères expérimentés, pour la raison suivante : la puissance de l'imagination peut facilement incarner les représentations mentales, ou pour ainsi dire leur donner vie, de sorte que les gens inexpérimentés pourraient être aisément attirés par ces fictions, les prendre pour des visions de la grâce, et tomber ainsi dans l'illusion, au mépris des avertissements de l'Écriture Sainte qui dit que Satan lui-même peut prendre la forme d'un ange de lumière.

Que l'esprit puisse naturellement et facilement être dans un état d'absence d'images, et s'y maintenir, tout en se rappelant la présence de Dieu, on le voit bien puisque la force de l'imagination peut présenter une chose de façon perceptible dans ce vide et donner une consistance à cette représentation. Ainsi, par exemple, la représentation de l'âme, de l'air, de la chaleur ou du froid. Quand vous avez froid, vous pouvez vous faire mentalement une idée vivante de la chaleur, bien que la chaleur n'ait pas de contour, ne puisse être un objet de vision, et ne soit pas mesurée par la sensation physique de celui qui se trouve exposé au froid. De la même manière aussi la présence spirituelle et incompréhensible de Dieu peut être connue de l'esprit et identifiée dans le cœur dans un absolu vide de formes.

Le pèlerin : Dans les voyages, j'ai rencontré des gens pieux qui cherchaient le salut, et qui m'ont dit craindre la vie intérieure, qu'ils dénonçaient comme une pure illusion. A plusieurs d'entre eux, j'ai lu, avec quelque profit, l'enseignement de saint Grégoire le Sinaïte dans la *Philocalie*. Il dit que «l'action du cœur ne peut pas être une illusion (contrairement à celle de l'esprit), car si l'ennemi voulait transformer la chaleur du cœur en son propre feu déchaîné, ou substituer à la joie du cœur les mornes plaisirs des sens, le temps, l'expérience et le sentiment lui-même dévoileraient sa ruse et sa fourberie, même pour ceux qui ne sont pas très instruits». Il m'est arrivé d'en rencontrer d'autres qui, par grand malheur, après avoir connu la voie du silence et de la prière du cœur, se sont heurtés à quelque obstacle ou à la faiblesse pécheresse, ont cédé au découragement et renoncé à l'activité intérieure du cœur qu'ils avaient connue.

Le professeur : Oui, et c'est très naturel. J'ai moi-même éprouvé parfois la même chose à certaines occasions, quand j'ai perdu mon équilibre intérieur ou commis quelque faute. Car, du moment que la prière intérieure est une chose sacrée, une union à Dieu, n'est-il pas sacrilège et n'est-ce pas une audace à éviter que d'apporter une chose sacrée dans un cœur avili par le péché, sans l'avoir d'abord purifié par une pénitence et une contrition silencieuses, sans une préparation convenable pour revenir vers Dieu ? Il vaut mieux être muet devant Dieu que de lui offrir les paroles négligentes d'un cœur qui est dans les ténèbres et la confusion.

Le moine : C'est grand dommage que vous pensiez ainsi. C'est du découragement, c'est-à-dire le pire de tous les péchés et l'arme principale du monde des ténèbres contre nous. L'enseignement de Pères expérimentés est, sur ce sujet, tout différent. Nicéas Stéthatos dit que, même si vous aviez succombé et vous étiez enfoncé dans les profondeurs diaboliques du mal, même alors il ne faudrait pas désespérer, mais se tourner vite vers Dieu, et lui relèvera promptement votre cœur de sa chute et vous donnera plus de force que vous n'en aviez auparavant. Après chaque chute et chaque blessure du cœur par le péché, il faut mettre immédiatement son cœur dans la présence de Dieu pour qu'il le guérisse et le purifie, exactement comme les choses qui se sont infectées, si on les expose quelque temps à la puissance des rayons solaires, perdent la virulence de leur infection.

Beaucoup d'auteurs spirituels s'expriment de façon formelle sur ce conflit intérieur avec les ennemis du salut, nos passions. Seriez-vous blessé mille fois que vous ne devriez en aucune façon abandonner l'activité qui donne la vie et qui est l'invocation de Jésus Christ présent dans le cœur. Nos péchés, non seulement ne devraient pas nous détourner de marcher dans la présence de Dieu et d'accomplir la prière intérieure, car il n'y aurait plus alors en nous que l'inquiétude, le découragement et la tristesse, mais devraient au contraire nous amener à tous tourner aussitôt vers Dieu. L'enfant guidé par sa mère quand il commence à marcher se tourne vite vers elle et se retient solidement à elle quand il fait un faux pas.

L'ermite : Pour ma part, je considère que l'état de découragement, les pensées qui inquiètent, les doutes sont éveillés très facilement par la distraction mentale et l'incapacité de préserver le silence de notre être intérieur. Dans leur divine sagesse, les Pères anciens ont remporté la victoire sur le découragement et reçu l'illumination et la force par l'espérance inébranlable en Dieu, par le silence paisible et la solitude, et ils nous ont donné ce sage et précieux conseil : «Assieds-toi en silence dans ta cellule et elle t'enseignera tout.»

Le professeur : J'ai tant de confiance en vous que je suis très heureux d'écouter votre critique de mes pensées sur le silence, que vous louez si hautement, et sur les bienfaits de la vie solitaire que les ermites apprécient tant. Mais voilà ce que je pense. Puisque tous les hommes, par la loi de la nature donnée par le Créateur, sont placés en nécessaire dépendance les uns des autres et doivent dès lors s'entraider dans la vie, travailler les uns pour les autres et se rendre de mutuels services, cette sociabilité contribue au bien-être de la race humaine et manifeste l'amour du prochain. Mais l'ermite silencieux qui s'est retiré de la société humaine, de quelle manière peut-il, dans son inactivité, servir son prochain, et quelle contribution peut-il apporter au bien-être de la société humaine ? Il détruit complètement en lui-même cette loi du Créateur qui exige l'union de l'humanité dans l'amour et l'action bienfaisante en vue d'une fraternité universelle.

L'ermite : Vous avez une fausse conception du silence, et les conclusions que vous tirez ne sont pas justes. Voyons donc cela en détail.

I. L'homme qui vit dans le silence et la solitude, non seulement ne vit pas dans l'inaction et l'oisiveté, mais il est actif au plus haut degré, plus même que celui qui prend part à la vie de société. Il agit inlassablement selon les plus hauts degrés de son intelligence; il veille, il médite; il concentre son attention sur l'état et le progrès de son âme. C'est là le but véritable du silence. Et dans la mesure où cette attitude favorise son propre perfectionnement, elle profite à ceux qui ne peuvent pratiquer la concentration intérieure pour développer la vie de leur âme. Car celui qui veille en silence et qui communique ses expériences intérieures soit en paroles (dans des cas

exceptionnels), soit en les consignant par écrit, aide au bien spirituel et au salut de ses frères. Il fait plus, et sur un plan plus élevé, que le simple bienfaiteur, car la simple charité sentimentale, dans le monde, est toujours limitée par le petit nombre de bienfaits accordés, tandis que celui qui accorde des bienfaits en expérimentant intérieurement des moyens convaincants d'accomplissement spirituel devient le bienfaiteur de nations entières. Son expérience et son enseignement se transmettent de génération en génération, comme nous le voyons nous-mêmes, et nous en avons profité des temps anciens jusqu'à ce jour. Et cela ne diffère en rien de l'amour chrétien et le surpasse même dans ses conséquences.

2. La précieuse et bienfaisante influence sur son prochain de l'homme qui observe le silence ne se manifeste pas seulement par la communication de ses observations sur la vie intérieure, mais aussi par l'exemple et le rayonnement de sa vie qui peut éveiller le profane à la connaissance de soi-même et provoquer en lui un sentiment de vénération. L'homme qui vit dans le monde et qui entend parler d'un pieux reclus, ou qui passe devant la porte de son ermitage, ressent un appel à la vie spirituelle, se souvient de ce que l'homme peut être sur la terre, et qu'il lui est possible de revenir à cet état contemplatif originel dans lequel il sortit des mains du Créateur. Le silencieux enseigne par son silence même, et par sa vie même il fait du bien, édifie et persuade de chercher Dieu.

Saint Isaac le Syrien exalte ainsi l'importance du silence : «Si nous plaçons d'un côté les actions de cette vie et de l'autre le silence, nous trouvons qu'il rompt à son profit l'équilibre de la balance; ne tenez pas pour égaux ceux qui accomplissent des prodiges et des miracles dans le monde et ceux qui gardent le silence en toute connaissance. Aimez le silence plus que la satiété des gens avides de ce monde. Il vaut mieux vous affranchir des liens du péché que libérer des esclaves de leur servitude.» Même les sages du dehors ont reconnu la valeur du silence. L'école philosophique des néo-platoniciens, qui groupa de nombreux adhérents sous la direction du philosophe Plotin, porta à un haut degré le développement de la vie contemplative, accessible plus particulièrement par le silence. Un auteur spirituel a dit que si l'État atteignait le plus haut degré de perfectionnement des mœurs et de l'éducation, il serait encore nécessaire de trouver des hommes pour la contemplation, indépendamment des activités habituelles des citoyens, pour que soit préservé l'Esprit de vérité et que, l'ayant reçu des siècles passés, nous le transmettions aux générations à venir. Ces hommes, dans l'Église, sont les ermites, les reclus et les anachorètes.

Le pèlerin : Je crois que personne n'a aussi justement célébré la vertu du silence que saint Jean de l'Échelle. «Le silence, dit-il, est mère de la prière, un retour de la captivité du péché, l'avancement invisible dans la vertu, une ascension continue vers le ciel.» Oui, et Jésus lui-même, pour nous montrer l'avantage et la nécessité de la réclusion dans le silence, quittait souvent sa prédication publique et se rendait en des lieux solitaires pour y prier et s'y reposer. Ceux qui contemplent silencieusement sont comme les piliers qui soutiennent l'Église par leur prière secrète et continuelle. Depuis le plus lointain passé, on voit que beaucoup de laïcs fervents, et même des rois et leurs courtisans, visitèrent des ermites et des hommes qui observaient le silence pour leur demander leurs prières afin d'être fortifiés et sauvés. Ainsi, le reclus silencieux peut aussi servir son prochain et agir pour le bien et le bonheur de la société en priant à l'écart.

Le professeur : Voilà de nouveau une idée que j'ai peine à comprendre. C'est une coutume généralement répandue chez tous les chrétiens de se demander des prières l'un à l'autre, de vouloir qu'un autre prie pour moi, et d'avoir une confiance particulière dans un membre de l'Église. N'est-ce pas simplement une demande faite par amour de soi-même ? N'est-ce pas aussi que nous avons simplement pris l'habitude de dire ce que nous avons entendu dire à d'autres, une sorte de fantaisie sans aucun fondement sérieux ? Dieu a-t-il besoin de l'intercession des hommes, puisqu'il prévoit tout et agit selon sa très sainte providence et non selon notre désir, connaissant et décidant toute chose avant que nous en fassions la demande, comme le dit le saint Évangile ? Est-il possible que la prière de beaucoup soit plus puissante pour emporter ses décisions que celle d'une seule personne ? Dans ce cas, Dieu ferait acception de personnes. Se peut-il que les prières de quelqu'un d'autre me sauvent réellement quand chacun est loué ou blâmé d'après ses propres actes ? Voilà pourquoi demander des prières à une autre personne est simplement, à mon sens, une pieuse manifestation de courtoisie spirituelle qui comporte des marques d'humilité et le désir de plaire par une sollicitation mutuelle, mais c'est tout.

Le moine : Si l'on ne tient compte que de considérations extérieures, avec une philosophie rudimentaire, on pourrait le voir ainsi. Mais le jugement spirituel, sanctifié par la lumière de la révélation et approfondi par les expériences de la vie intérieure, va bien plus loin, discerne de façon plus profonde et révèle mystérieusement quelque chose de très différent de ce que vous

avez exposé. Pour que nous puissions comprendre cela plus vite et plus clairement, prenons un exemple, et vérifions ensuite son exactitude d'après la Parole de Dieu.

Disons qu'un élève est venu chez un maître d'école pour s'instruire. Ses faibles capacités, et plus encore sa paresse et son manque de concentration l'ont empêché de réussir dans ses études, et l'ont fait mettre dans la catégorie des paresseux, de ceux qui n'obtiennent aucun résultat. Fort affecté par ses échecs, il ne savait que faire, ni comment lutter contre ses défauts. Il rencontra alors un autre élève, un de ses compagnons de classe, plus doué, plus diligent et qui réussissait mieux, et il lui exposa ses ennuis. L'autre s'intéressa à lui et lui proposa de travailler avec lui. «Travaillons ensemble, dit-il, nous serons plus zélés, plus joyeux, et nous réussirons mieux.» Ils se mirent donc à étudier ensemble, chacun faisant part à l'autre de ce qu'il comprenait. Ils avaient le même travail. Qu'arriva-t-il après quelque temps ? L'indifférent devint diligent; il se mit à aimer son travail, sa négligence se changea en ardeur, son intelligence s'ouvrit, ce qui eut la meilleure influence sur sa volonté et sa conduite. Quant à celui qui était plus intelligent, il devint aussi plus capable et plus appliqué. Par cette influence réciproque, ils obtinrent de mutuels avantages. Et c'est bien naturel, car l'homme est né en société; c'est par l'intermédiaire des autres qu'il développe son intelligence, améliore sa conduite, son éducation, sa volonté; en un mot, il reçoit tout de la communication de ses semblables.

Dès lors, puisque la vie des hommes consiste en relations très étroites et en très fortes influences des uns sur les autres, celui qui vit avec une certaine catégorie de gens participe à leurs habitudes, leur conduite et leurs mœurs. Les hommes froids deviennent enthousiastes, les stupides s'affinent, les paresseux sont entraînés à l'activité par le vif intérêt qu'ils portent à leur entourage. L'esprit peut se donner à l'esprit, agir favorablement sur un autre, l'attirer à la prière et à l'attention. Il peut le reconforter dans le découragement, le détourner du vice, l'éveiller à la sainteté. C'est ainsi que, par l'entraide, les hommes deviennent plus fervents, plus actifs spirituellement et plus humbles. Voilà le secret de la prière pour les autres, qui explique la pieuse coutume chez les peuples chrétiens de prier les uns pour les autres et de demander les prières de ses frères.

Cela nous permet de voir non point qu'elle plaît à Dieu comme les requêtes et intercessions nombreuses plaisent aux grands de ce monde, mais que la prière, par son essence même et son pouvoir, purifie et élève l'âme de celui pour qui elle est offerte, et la prépare à l'union avec Dieu. Si la prière mutuelle de ceux qui vivent sur terre est si bienfaisante, nous pouvons en déduire de même que la prière pour les disparus est aussi mutuellement bienfaisante, en vertu des liens très étroits qui unissent le monde céleste et le nôtre. C'est ainsi que les âmes de l'Église terrestre peuvent s'unir à celles de l'Église céleste ou, ce qui est la même chose, les vivants s'unir aux morts dans l'unité de l'Église.

Tout ce que je viens de dire est une argumentation psychologique, mais il suffit d'ouvrir l'Écriture Sainte pour vérifier son exactitude.

1. Jésus Christ dit à l'apôtre Pierre : *J'ai prié pour toi, pour que ta foi ne défaille pas.* Vous voyez ici que la prière du Christ, par son pouvoir, fortifie l'esprit de saint Pierre et l'encourage *quand* sa foi est mise à l'épreuve.

2. Quand l'apôtre Pierre était en prison, «l'Église pria Dieu sans cesse pour lui». Cela nous révèle l'aide que la prière fraternelle apporte dans les circonstances difficiles de la vie.

3. Mais le précepte le plus clair sur la prière pour les autres est donné par le saint apôtre Jacques : *Confessez vos péchés les uns aux autres, et priez les uns pour les autres. La prière fervente et efficace d'un homme vertueux est un grand bienfait.* Voilà la nette confirmation des arguments psychologiques déjà exposés. Et que dire de l'exemple du saint apôtre Paul ? Un auteur observe que son exemple devrait nous enseigner combien la prière mutuelle est nécessaire, puisqu'un ascète aussi saint et aussi fort reconnaît lui-même qu'il a besoin de cette aide spirituelle.

Voici comment il formule sa requête dans l'Épître aux Hébreux : *Priez pour nous, car nous croyons avoir une bonne conscience, puisque nous voulons en toutes choses nous bien conduire* (He 13,18). Quand nous considérons cela, comme il paraît peu raisonnable de nous en remettre à nos seules prières, alors qu'un homme aussi saint, aussi favorisé par la grâce, demande, dans son humilité, que les prières du prochain, en l'occurrence les Hébreux, se joignent aux siennes. C'est pourquoi, par humilité et communion d'amour, nous ne devrions pas rejeter ou dédaigner le secours des prières même du plus débile des croyants, quand l'esprit illuminé de l'apôtre Paul n'a manifesté sur ce point aucune hésitation. Il demande les prières de tous en général, sachant que la puissance de Dieu est rendue parfaite dans la faiblesse et dans l'amour. Elle peut donc quelquefois trouver sa perfection chez ceux qui paraissent capables de ne prier que faiblement. Pénétrés de la force de cet exemple, nous remarquons encore que la prière mutuelle fortifie cette

unité de l'amour chrétien ordonnée par Dieu, qu'elle rend témoignage à l'humilité spirituelle de celui qui fait la requête, et qu'elle entraîne, pour ainsi dire, l'esprit de celui qui prie. Voilà ce qui encourage l'intercession mutuelle.

Le professeur : Votre analyse et vos preuves sont admirables et justes, mais il serait intéressant que vous nous fassiez connaître la méthode et la forme réelle de la prière pour les autres. Si la fécondité de cette prière résulte d'un intérêt vivant pour notre prochain et de l'influence constante de l'esprit de celui qui prie sur l'esprit de celui qui a demandé la prière, cet état d'âme ne risque-t-il pas de distraire de la présence ininterrompue de Dieu et de l'épanchement de l'âme devant lui ? Si l'on songe à son prochain une ou deux fois pendant la journée, avec compassion et en demandant pour lui l'aide de Dieu, cela ne suffirait-il pas pour influencer et fortifier son âme ? Bref, j'aimerais savoir exactement comment prier pour les autres.

Le moine : La prière offerte à Dieu pour quoi que ce soit ne doit pas et ne peut pas nous éloigner de la présence de Dieu, car, si elle est offerte à Dieu, ce doit être évidemment en sa présence. Pour la méthode, il faut observer que le pouvoir de cette sorte de prière réside dans la vraie compassion chrétienne pour le prochain, et qu'elle agit sur son âme dans la seule mesure de cette compassion. Aussi, quand il nous arrive de nous souvenir du prochain, ou au moment fixé pour le faire, il est bon d'introduire sa présence dans la présence de Dieu, et d'offrir la prière dans les termes suivants : «Dieu très miséricordieux, que ta volonté soit faite, qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité; sauve et secours ton serviteur N. Prends ce désir que j'exprime comme un cri d'amour que tu as commandé.»

Normalement, vous répéterez cette prière chaque fois que votre âme en éprouvera le désir, ou bien vous pourrez la dire sur votre chapelet. L'expérience m'a appris combien elle est profitable à ceux pour qui elle est offerte.

Le professeur : Vos vues et vos arguments, la conversation édifiante et les pensées qu'elle provoque sont tels que je me sens tenu de les garder précieusement en mémoire, et de vous exprimer toute la vénération et la gratitude de mon cœur reconnaissant.

Le pèlerin et le professeur : L'heure est venue de partir. Du fond du cœur nous vous demandons vos prières pour notre voyage et pour notre amitié.

Le starets : Que le Dieu de la paix, qui a ressuscité d'entre les morts celui qui est devenu, par le sang d'une alliance éternelle, le grand Pasteur des brebis, notre Seigneur Jésus, vous rende capables de faire sa volonté en toute sorte de bien, en accomplissant ce qui lui est agréable par Jésus-Christ, à qui soit la gloire pour les siècles des siècles. Amen. (Heb 13,20-21)